Abbé J.-G. Gélinas

AU FOYER

CAUSERIES HISTORIQUES

POUR LES PETITES DE CHEZ NOUS

Seconde édition revue et augmentée



PROVIDENCE MAISON-MÈRE
—1271, SAINTE-CATHERINE EST, 1271—
MONTRÉAL
—1919—

AU FOYER

CAUSERIES HISTORIQUES

POUR LES PETITES DE CHEZ NOUS

PAR

L'ABBÉ J.-G. GÉLINAS

DU SÉMINAIRE DES TROIS-RIVIÈRES

Seconde édition revue et augmentée

PROVIDENCE MAISON-MÈRE
MONTRÉAL
1919

CAUSERIES
HISTORIQUES

Nihil obstat:
Marianopoli, 24 julii 1917
E. Hébert, *censor librorum*

Permis d'imprimer:
25 juillet 1917
† Paul, *arch. de Montréal*

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

ARTHUR BEAULAC — 1914.

In-8, de 85 pages.

EN VEILLANT AVEC LES PETITS DE CHEZ NOUS — Causeries historiques — 1919.

302 pages.



Madeleine de Verchères

AVANT-PROPOS

Notre premier livre de causeries historiques en est à sa seconde édition. Les fillettes canadiennes-françaises n'ont donc pas trouvé trop désagréables les heures passées Au Foyer.

C'est une édition revue et augmentée que va recevoir aujourd'hui ma jeune clientèle. J'ai remanié certaines causeries, en les allongeant un peu, et j'ai cru bon d'ajouter quelques causeries nouvelles.

On ne m'en voudra pas, je l'espère, à cause de ces additions.

Puissent ces pages modestes, dictées par l'amour de la Patrie et de l'Église, aider les âmes des petits et des petites à voler vers l'Idéal, vers le bon Dieu qui fait des miracles pour les gens de chez nous.

Fête de l'Ascension,
29 mai 1919.

Joseph G. Gélinas, ptre

I

Madame de Champlain

C'est à vous, les petites de chez nous, que je veux parler ; je veux vous parler de celles qui ont si largement contribué à faire belle l'histoire du Canada.

Vous l'aimez bien, n'est-ce pas, l'histoire de notre pays, et vous en êtes fières ?

Savez-vous qu'elles sont nombreuses les femmes, qui dans la vie religieuse comme aussi dans le monde, nous fournissent des modèles à imiter ?

Vous avez déjà, sans doute, entendu parler, par exemple, de Marie de l'Incarnation, de Marguerite Bourgeoys, de Jeanne Mance, de Madeleine de Verchères. On vous a dit que nos mères qui moururent il y a un siècle, deux siècles, étaient vaillantes, braves et saintes.

Si vous le voulez bien, mes petites amies, nous allons nous installer ensemble au « Foyer », et nous allons causer un peu de

celles dont le souvenir ne saurait faire que du bien aux fillettes de chez nous. Ce sera très court, pas fatigant du tout.

Il y avait déjà longtemps que les Français avaient traversé la mer pour venir coloniser et civiliser notre pays, au profit de l'Église et de la France, quand Hélène Boullé, épouse de Champlain, arriva à Québec. Québec, où il y a aujourd'hui tant de beau monde, ne possédait alors que quatre femmes françaises: Marie Rollet, épouse de Louis Hébert, le premier cultivateur du Canada, Marguerite LeSage, Françoise et Marguerite Langlois. Ce n'était pas là, vous le voyez, une société très variée, ni très étendue pour Madame de Champlain. Et, si l'on songe que les choses souvent les plus nécessaires manquaient, que les Iroquois n'aimaient pas les Français, qu'ils les eussent même mangés volontiers, on comprendra que la vie à Québec, en 1620, n'était pas rose.

Cependant Madame de Champlain mit tous les dons qu'elle avait reçus de Dieu au service de la religion. Elle apprit la langue algonquine et alla dans les cabanes catéchiser

les pauvres sauvages et leur apprendre à prier. Et les sauvages, qui « n'avaient jamais rien vu de si beau », ni de si bon que Madame de Champlain, voulaient l'adorer ; ce qui ne contribuait pas peu à exciter leur admiration c'était un petit miroir qu'elle portait à sa ceinture et dans lequel les sauvages pouvaient s'apercevoir.

Remarquez-vous, mes enfants, comme cette grande dame qui venait de Paris, qui était riche et belle, puis avait pour époux M. de Champlain, le fondateur de Québec, se préoccupait avant tout de faire du bien autour d'elle ? Les sauvages, vous le devinez bien, n'étaient pas toujours tirés à quatre épingles, ils sentaient mauvais ordinairement, ils étaient grossiers. Mais Madame de Champlain voulait sauver leurs âmes et elle ne voyait que leurs âmes à travers leurs misères.

Elle retourna en France ; et quand M. de Champlain fut décédé, Hélène Boullé se fit religieuse ursuline. Elle mourut le 20 décembre 1654, à l'âge de cinquante-six ans.

La semaine prochaine vous reviendrez au « Foyer » et je ferai passer devant vous

quelques autres belles figures de femmes, de ces figures faites pour plaire aux fillettes de chez nous.

18 mars 1915.

II

La Mère Marie de l'Incarnation

Vous avez vu, la semaine dernière, Hélène Boullé, après avoir vécu saintement dans le monde, entrer chez les Ursulines. Nous nous sommes donc laissés chez les Ursulines. Pourquoi ne pas y revenir pour dire quelques mots au sujet de la vénérable Mère Marie de l'Incarnation? Quelle sainte religieuse! Vous savez qu'on l'a surnommée la « Thérèse de la Nouvelle-France ». Du reste, mes enfants, la Mère Marie



La Mère Marie de l'Incarnation
1599-1672

de l'Incarnation fut aussi une grande éducatrice, et vous savez les immenses services que les Dames Ursulines ont rendus et rendent encore à notre pays.

C'est le 18 octobre 1599 que naquit Marie Guyard, celle qui devait illustrer les pages héroïques de notre histoire. Ses parents n'arrivèrent jamais qu'à une modeste aisance, mais ils possédaient l'abondance des vertus. Ah! comme il est important que la maison où poussent les petits soit un sanctuaire où règne la paix du Seigneur, où fleurissent toutes les vertus chrétiennes.

Dès l'âge de sept ans, la petite Marie comprit que Notre-Seigneur avait pour elle des grâces spéciales. Aussi bien elle s'efforça de lui donner tout son esprit et tout son cœur. Elle lui manifestait son amour d'enfant en priant de son mieux, en secourant les pauvres, les infirmes, qui sont les membres souffrants de Jésus-Christ. Y songez-vous toujours, mes enfants, en voyant un pauvre, un malade, un infirme, que Jésus est devant vous? Et puis les lectures de la petite Marie étaient des lectures de piété.

Quand elle eut atteint ses dix-huit ans, pour ne pas déplaire à ses parents, et après s'être assurée que telle était la volonté de Dieu, elle consentit à épouser Claude-Joseph Martin, fabriquant de soieries à Tours, en France. Épouse affectueuse et dévouée, maîtresse de maison admirable, elle était bien, dans toute l'acception du terme, la femme forte de l'Écriture. Mais, mes enfants, nous le verrons encore dans nos causeries, les choses de la terre durent peu, et ne valent qu'en autant qu'elles nous aident à aller à Dieu. Deux ans s'étaient à peine écoulés depuis son mariage, lorsque Marie Guyard vit mourir son mari. Un enfant de six mois lui restait. Et pour que la croix fût plus lourde sur les épaules de sa servante, le Seigneur permit que la pieuse veuve perdît ses biens et demeurât dans un dénûment presque complet. Les épreuves purifient, sanctifient, mes enfants, quand l'âme qui souffre sait regarder au ciel d'où partent toutes les grâces et toutes les lumières. Marie Guyard-Martin, dans le chemin royal de la croix, devenait de plus en plus intime avec Jésus. Jésus lui faisait connaître bien des

choses que les simples mortels comme nous ne savent pas. De son côté, avec quelle ardeur elle s'appliquait à l'humilité, à la patience, à la charité envers le prochain! Puis elle pratiquait de grandes pénitences.

Mais, mes chères enfants, les grandes pénitences que s'imposait cette sainte femme n'étaient rien en comparaison des épreuves intérieures qui souvent réduisirent son âme à l'agonie. Elles sont terribles ces heures, ces années parfois de désolations! Et quels sont les saints et les saintes qui ne les ont pas connues! Mes enfants, si un jour vous vous sentiez prises de dégoût au service du bon Dieu, si le découragement entrait dans votre âme comme les ténèbres de la nuit, oh! alors, serrez plus fort la main de Notre-Seigneur, demandez à la sainte Vierge d'étendre sur vous son manteau, et puis attendez.... Le soleil reviendra, avec la paix.

Le temps avait passé, et cet enfant de six mois dont nous parlions tout à l'heure, il avait atteint sa douzième année. La vie au milieu du siècle était devenue pour Marie

Guyard-Martin un vrai martyre ; elle se sentait plus que jamais attirée vers le cloître. Mais pour entrer au couvent, elle devait s'éloigner de son enfant.... Le sacrifice était héroïque. Pour Dieu, qu'est-ce que les grandes âmes ne peuvent pas faire ? La mère ne devait pas être seule à souffrir de cette séparation. L'enfant pleura beaucoup, et ne voulut pas d'abord mettre d'entraves aux desseins de sa mère. Que d'inquiétudes, que d'angoisses dans la suite pour la mère ! Que de larmes, que de lamentations de la part de l'enfant ! Mais Dieu, mes chères enfants, ne laisse aucun sacrifice fait en son nom sans récompense. En 1631, Marie Guyard-Martin entra chez les Ursulines de Tours, et son fils devint plus tard le célèbre et saint bénédictin dom Claude Martin. Par la porte des abnégations, des souffrances, ces deux âmes étaient entrées dans les voies qui mènent à Dieu.

Moi qui vous disais la semaine dernière que ce serait court, pas fatigant du tout.... et nous sommes encore en France. Courage ! En deux mots nous serons rendus au Canada.

Marie Guyard-Martin devint ursuline sous le nom de Marie de l'Incarnation, et, en 1639, elle s'embarqua pour les missions du Canada, en compagnie de Madame de la Peltrie et d'autres religieuses tant ursulines qu'hospitalières. Ah! la réception qu'on leur fit à Québec ! M. de Montmagny était alors gouverneur, et il savait faire les choses convenablement. On chanta le *Te Deum* à l'église de Notre-Dame de Recouvrance ; il y eut des décharges d'armes à feu. Les sauvages n'en revenaient pas d'admiration en voyant ces femmes si belles, si bonnes, qui embrassaient leurs enfants.

Ces chères petites sauvagesses, Marie de l'Incarnation et ses compagnes étaient venues pour se faire leurs institutrices, pour leur apprendre à connaître Dieu, à l'aimer, à le servir. Que leur importait la malpropreté dégoûtante de leurs élèves ? Elles voulaient sauver des âmes.

Quand nous parlons de malpropreté, mes enfants, vous ne pouvez pas vous imaginer ce que nous voulons dire. Ecoutez la Mère Marie de l'Incarnation elle-même : « La sa-

leté de ces enfants, qui n'étaient pas encore formées à la propreté française, nous soumit à de rudes épreuves. Tous les jours nous trouvions quelques ordures dans notre soupe, des charbons, des cheveux, quelquefois même un vieux soulier. Mais Dieu nous donnait la force de supporter tout cela sans trop de dégoût. »

Puis il fallut apprendre les langues sauvages. Vous avez sans doute entendu dire que des hommes injustes, oui, très injustes, veulent empêcher les enfants canadiens-français de parler la langue de leurs mères. Quelle différence, n'est-ce pas, avec celles qui parlaient du bon Dieu aux petits sauvages non pas en français, mais en sauvage, afin d'aller plus directement et plus sûrement jusqu'au cœur des barbares, afin de laisser intact à ces barbares le grand bien de leur langage.

La vénérable Mère avait aussi ouvert un pensionnat pour la formation des jeunes françaises. Les fillettes de ce temps-là, nos grand-grand'mères, vous le voyez, purent aller au couvent comme les fillettes d'aujourd'hui,

grâce au dévouement de ces saintes religieuses qui ne reculaient jamais devant le sacrifice quand il s'agissait de sauver des âmes.

Et songez, mes enfants, que le bon Dieu mit à l'épreuve de bien des manières le zèle de ses servantes. Que de privations il fallait endurer dans la petite colonie de Québec. Le bois n'était pas rare, mais on souffrait quand même du froid avec le chauffage des cheminées; vous avez une idée de la cuisine de ce temps-là par l'histoire du soulier dans la soupe; au mois de décembre 1650, le monastère des Ursulines fut incendié, et l'on devine que ce malheur n'améliora pas la situation des pauvres missionnaires. Et puis, vous savez que les sauvages étaient dangereux. Les Iroquois surtout détestaient les Français et n'attendaient qu'une occasion pour les détruire jusqu'au dernier. Ce fut pour sauver la colonie menacée d'une ruine complète que Dollard des Ormeaux et ses compagnons allèrent mourir au Long-Sault en 1660. Ah! quand vous serez tentées de vous laisser aller à la mollesse, à vos fantaisies, mes chères enfants, souvenez-vous des souffrances de nos missionnaires.

Et toutes ces souffrances, la Mère Marie de l'Incarnation les avait endurées pour le salut des âmes, pour la gloire de Dieu. Quelques jours avant sa mort, des religieuses lui ayant demandé de leur faire part du mérite de ses souffrances: «Tout est pour les sauvages, répondit-elle avec un sourire, je n'ai plus rien à moi.»

Elle mourut le 30 avril 1672. Lorsqu'ils apprirent la triste nouvelle, les sauvages pleurèrent en s'écriant: «Notre Mère à nous est morte!» Les pauvres barbares avaient compris ce qu'ils devaient à cette sainte femme.

Il n'y eut d'ailleurs qu'une voix pour louer les grandes vertus de celle qui fut, avec Madame de la Peltrie, la fondatrice des Ursulines au Canada.

Bonsoir, mes enfants!

III

Madame de la Peltrie

Il est difficile de séparer les noms de Madame de la Peltrie et de Marie de l'Incarnation qui résument si bien l'histoire de la fondation des Ursulines au Canada. Aussi ce n'a été que pour ménager vos forces, mes petites amies, que je n'ai pas voulu causer de Madame de la Peltrie la semaine dernière. Vous tiendrez compte de mes bonnes intentions.



Madame de la Peltrie
1603-1671

La vénérable Mère Marie de l'Incarnation raconte dans ses *Lettres* que vers la fin de 1633 elle vit en songe celle qu'elle ne connaissait pas encore et qui devait l'aider si puissamment dans ses travaux du Canada, Madame de la Peltrie. Il faut souvent se le rappeler, les premières pages de notre histoire sont pleines de surnaturel; notre

patrie a germé et poussé ses premières tiges dans le miracle.

Madeleine de Chauvigny de la Peltrie naquit à Alençon en 1603. C'était une de ces saintes âmes qui passent tranquillement dans le monde, sans s'attacher aux vanités du monde, sans autre désir que d'être utiles en faisant la volonté de Dieu. Par obéissance, Madeleine épousa Charles de Gruel, seigneur de la Peltrie. Deux ans après son mariage, la mort lui avait enlevé une fille issue de cette union, puis son mari; elle restait en possession d'une fortune assez ronde. Cette fortune, Madame de la Peltrie, après avoir consulté des personnes sages, résolut de l'employer au secours de l'œuvre des missions du Canada.

Les obstacles les plus variés surgirent sur sa route. Le bon Dieu n'a jamais ménagé les épreuves aux âmes privilégiées. Madeleine persévéra dans ses généreuses résolutions, et un jour, en 1639, elle partit pour Québec, sur le bateau qui portait la Mère de l'Incarnation.

A Québec, cette dame si riche, si distinguée de toutes manières, savez-vous ce qu'elle fit ? Après avoir fondé de ses deniers le couvent des Ursulines, elle n'eut d'autre ambition que d'y vivre dans la plus parfaite humilité, ne désirant rien tant que d'y être comptée pour rien, s'employant de préférence à la conversion des sauvages, au soin et à l'éducation de leurs enfants. Pendant dix-huit ans, elle remplit l'office de lingère avec une charité constante. Elle raccommodait les vêtements des pauvres de la ville, leur en confectionnait de neufs. Et puis, elle mettait son bonheur à laver la vaisselle, à balayer les chambres et à panser les plaies des malades.

Madame de la Peltrie, comme toutes les saintes femmes de notre histoire, comprenait bien que sans l'humilité on ne peut s'acheminer vers la sainteté. Aussi Marie de l'Incarnation disait: « Madame de la Peltrie est une sainte. »

Madame de la Peltrie mourut quelques mois seulement avant la Mère de l'Incarnation, le 16 novembre 1671. Celles qui avaient si bien fait ensemble l'œuvre de Dieu sur la

terre ne pouvaient être longtemps séparées dans la récompense.

Vous savez, mes enfants, que l'œuvre de la Mère Marie de l'Incarnation et de Madame de la Peltrie a produit au Canada des fruits admirables.

Au couvent des Ursulines, on apprenait, au commencement de la colonie comme aujourd'hui, l'art d'aimer et de servir le bon Dieu, puis on cultivait les sciences et les lettres. Qu'elles étaient belles devant Dieu celles qui enseignaient, par la parole et par l'exemple, au sein de la forêt canadienne, sur le rocher presque désert de Québec, souvent dans le tumulte et les dangers de la guerre!

En 1690, un des boulets lancés par l'escadre de Phipps entra dans le monastère des Ursulines par une fenêtre et alla tomber au pied du lit d'une des pensionnaires. (1) Un autre emporta le coin du tablier d'une des religieuses. Les fillettes qui grandissaient dans cette atmosphère-là devaient être aussi courageuses et aussi braves qu'elles étaient bonnes chrétiennes.

(1) Le Foyer canadien. Vol. 3, page 9.

Savez-vous, mes petites amies triflu-viennes, que c'est dans l'automne de 1697 que les Ursulines arrivèrent aux Trois-Rivières, et qu'elles demeurèrent d'abord sur le Platon, dans la maison du gouverneur de Ramesay? En ce temps-là, on affectionnait la belle nature, et le progrès qui nivelle tout de nos jours n'avait pas nivelé le Platon alors.

N'empêche qu'on ne saura jamais tout le bien fait chez nous par les Dames Ursulines depuis 1697.

IV

Jeanne Mance



Jeanne Mance
1606-1673

Si vous le voulez bien, mes petites amies, nous allons quitter Québec et nous rendre à Ville-Marie. Comme nous sommes en 1642, il n'y a pas à songer à faire le voyage en chemin de fer, non plus qu'en automobile; nous irons simplement en canot par le fleuve Saint-Laurent, et cela sans bruit, en silence autant que possible, vous me comprenez bien, de peur d'éveiller l'attention des Iroquois, qui seraient capables de vous prendre toutes et de vous faire rôtir. Vous allez donc vous taire et vous faire petites, très petites, pour n'être pas vues.... Bien, nous voilà rendus.

Voyez-vous cette demoiselle qui s'en vient au-devant de nous? C'est Mademoiselle Jeanne

Mance laquelle, ne se sentant pas d'attraits pour le cloître, a voulu se dévouer dans le monde à la cause du bien et s'est dirigée vers le Canada lointain. Elle vient d'arriver à Ville-Marie et, grâce à des dons considérables faits par Madame de Bullion, elle va entreprendre la construction d'un hôpital. Vous remarquerez comme tous les colons la respectent et l'honorent, bien qu'elle n'ait que trente-six ans. Quelle puissance a la vertu sur les âmes!

Avez-vous bien peur des Iroquois? Il y en a ici, à Ville-Marie, qui rôdent continuellement. Ils se cachent ça et là, afin de surprendre les colons et les massacrer. Pour plus de sûreté, je vais vous confier à la garde de Mademoiselle Mance elle-même; vous la suivrez jusqu'en 1673, époque de sa mort. Après cela vous pourrez revenir au beau vingtième siècle.

Donc vous suivez Mademoiselle Jeanne Mance. En 1644, l'hôpital de Montréal dédié à saint Joseph est à peu près terminé: quelque temps après, il y a assez de malades, et aussi de blessés, grâce à messieurs les Iroquois, pour remplir le dit hôpital.

En 1649, Jeanne Mance traverse en France, dans l'intérêt de son hôpital menacé de bien des manières. Elle visite alors M. Olier, fondateur de la société de Saint-Sulpice; et le vénérable Sulpicien dira plus tard: «J'ai vu parfois les opérations de Dieu dans les âmes des personnes de Montréal, entre autres de Mademoiselle Mance, que je voyais pleine de la lumière dont elle était environnée comme un soleil.»

Je vous disais tout à l'heure, mes enfants, que les Iroquois se cachaient pour surprendre les Français. Nous qui dormons dans une paix profonde, pourrions-nous nous faire une idée juste des angoisses éprouvées alors par les premiers colons de Montréal, de Québec et des Trois-Rivières?

Mais n'oubliez pas que vous êtes au XVIIe siècle et que vous suivez Mademoiselle Mance.

Le 28 janvier 1657, — ici soyez bien prudentes, — Mademoiselle Mance, dans une chute qu'elle fait sur la glace, se rompt l'avant-bras droit et se démet le poignet. Lors d'un voyage qu'elle fait en France un peu

plus tard elle est guérie miraculeusement de cette infirmité que plusieurs chirurgiens éminents avaient déclarée incurable.

Pendant dix-sept ans, Jeanne Mance dirige seule et sans aide son hôpital.

En 1659, les Hospitalières de La Flèche viennent prendre charge des malades de Ville-Marie.

En 1662, Mademoiselle Mance traverse en France pour la troisième fois, et elle obtient que son institut soit érigé en ordre religieux par le Saint-Siège.

Enfin, nous sommes rendus à 1673. Vous vous dites sans doute, mes petites amies, que les années passent vite et qu'à suivre ainsi Mademoiselle Mance les cheveux vont vous blanchir avant le temps. Soyez tranquilles, les années qui usent et vieillissent ne sont pas celles qui passent.... sur le papier. C'est en 1673 que Jeanne Mance, la bonne Mademoiselle Mance rend son âme à Dieu.

« Mademoiselle Mance, » écrit l'annaliste de l'Hôtel-Dieu, « a demeuré jusqu'à sa mort

dans cette communauté de Montréal, édifiant tout le monde par ses grandes vertus ; elle y est morte en odeur de sainteté et elle fut enterrée honorablement dans leur église. »

Ce n'est que depuis 1861, mes petites amies, que l'Hôtel-Dieu de Montréal est au Mont Sainte-Famille, sur le versant nord de la montagne ; avant cette date il était sur la rue Saint-Paul, lieu primitif de sa fondation.

Que de souffrances soulagées, que de vies prolongées, que d'âmes ramenées à Dieu depuis Jeanne Mance, sous le toit de l'Hôtel-Dieu !

Comprenez-vous ce qu'il y a de grandeur, de beauté, de charité dans les premières pages de notre histoire nationale? De quelles douceurs sont privées les fillettes qui ne la connaissent pas cette histoire nationale !

V

Martine Messier

Durant que nous sommes à Montréal, mes petites amies, nous allons causer un peu d'une brave Montréalaise dont l'histoire est bien peu connue et qui mérite cependant que vous gardiez son nom. Je veux parler de Martine Messier. Elle n'était pas peureuse, vous allez voir, et elle était vertueuse. Le 29 juillet 1652, Martine Messier fit un de ces gestes que l'on devrait redire souvent dans les discours de Saint-Jean-Baptiste ; les dames en retireraient du profit et les messieurs aussi.

Avant d'aller plus loin, notons qu'en 1652, les Iroquois se signalèrent par leurs exploits. C'est cette année-là que le Père Buteux fut massacré le long du Saint-Maurice par les Iroquois, au Portage de Shawenegan ; c'est aussi la même année que Duplessis-Bochard, avec sa petite troupe, fut défait par les Iroquois dans la banlieue des Trois-Rivières.

Donc, le 29 juillet 1652, Martine Messier, (1) femme d'Antoine Primot, est surprise, à quelque distance du fort de Ville-Marie, par trois Iroquois qui se jettent sur elle pour la massacrer. Quelle bravoure chez ces Iroquois ! Martine pousse un cri ! Des bandes d'Iroquois se lèvent et paraissent en armes. Mais les démons se croient assez forts pour massacrer une femme sans défense. La lutte s'engage. Les barbares frappent à coups de hache. Martine se défend comme une lionne avec ses pieds et avec ses mains... Un coup de hache ! Elle ne bronche pas. Deux coups de hache ! Elle tient bon. Trois, quatre coups de hache. Elle tombe la vaillante femme.... Les Iroquois sont vainqueurs. Quelle victoire ! Ils la croient morte et vont lui enlever la chevelure. Les lâches ont parfois d'étranges surprises. En sentant sur sa tête la main du barbare, Martine se relève, et plus terrible que jamais, elle saisit l'un des assassins avec tant d'énergie qu'il ne peut plus se dégager ; il se débat inutilement ; il se dit que sa victoire pourrait être compromise, vu que

(1) La colonie française en Canada, II, par Faillon, page 143.

des colons accourent de toutes parts. Il fait alors un suprême effort, et terrasse de nouveau sa victime à coups de hache sur la tête.... Les Français arrivent et trouvent Martine Messier couchée sur le champ de bataille, toute couverte de blessures et baignant dans son sang. L'un d'eux, dans de très pures intentions, dit la chronique, et par un sentiment naturel de compassion, la soulève dans ses bras. Martine qui avait bondi sous l'atteinte des Iroquois sort encore une fois de sa léthargie et décharge un rude soufflet sur son charitable auxiliaire. « Que faites-vous donc, lui disent les autres, cet homme vous témoigne son affection par esprit de compassion et de charité : pourquoi donc le frappez-vous de la sorte ? » — « Parmanda, répond-elle à l'instant, je croyais qu'il voulait m'embrasser ! »

M. Dollier de Casson, qui nous a conservé ce beau trait, fait sur ce sujet la réflexion suivante : « On doit admirer combien la vertu jette de profondes racines dans un cœur lorsqu'elle n'y rencontre point d'obstacles. L'âme de cette héroïne était prête à se séparer de

son corps, son sang avait quitté ses veines, et la vertu de pudeur était encore en elle inébranlable. Dieu bénisse le saint exemple que, dans cette occasion, cette courageuse femme a donné à la colonie et à tout le monde pour la conservation de cette vertu. »

Mes enfants, retenez bien l'histoire de Martine Messier.

15 avril 1915.

VI

La vénérable Marguerite Bourgeoys

La semaine dernière, nous avons vu le combat héroïque de Martine Messier avec les Iroquois, et nous avons constaté que cette femme était aussi vertueuse que brave. Ne croyez-vous pas, mes petites amies, que nos peintres canadiens devraient reproduire cette belle scène de notre histoire ? Ce tableau pourrait servir d'ornement dans nos salons.

Martine Messier prendrait avantageusement la place de bien des statues et de bien des tableaux que la pudique Montréalaise, il n'en faut pas douter, eût jeté au feu ou à l'eau.

En attendant, nous allons voir passer une autre héroïne canadienne et essayer de retenir quelque chose de son édifiante histoire. Du reste, cette histoire est loin de vous être inconnue.

Marguerite Bourgeoys naquit à Troyes, en Champagne, le 17 avril 1620, d'un père et d'une mère plus riches en vertus qu'en trésors périssables. De bonne heure détachée de la terre, elle ne vécut bientôt que pour Dieu : âme privilégiée, elle reçut du ciel des faveurs extraordinaires. Un jour, prosternée devant le saint Sacrement, elle aperçut à la place de l'hostie sainte un enfant d'une beauté céleste. Un peu plus tard, au temps où elle songeait à s'en aller au Canada, elle eut une apparition



MARGUERITE BOURGEOYS
1620-1700

qui devait déterminer à jamais sa vocation. « Un matin, dit-elle, étant bien éveillée, je vois devant moi une grande dame vêtue d'une robe comme de serge blanche, qui me dit: *Va, je ne t'abandonnerai point;* et je connus que c'était la sainte Vierge, quoique je ne visse point son visage; ce qui me rassura pour ce voyage et me donna beaucoup de courage; et même je ne trouvai plus rien de difficile, quoique pourtant je craignisse les illusions. » Vous remarquez, mes enfants, que Marguerite Bourgeoys était très prudente, puisque même après ses visions elle craignait encore les illusions. Aussi bien elle ne décida rien, dans toutes les graves démarches qu'elle fit, sans avoir pris l'avis de personnes prudentes et sages.

C'est en 1653 qu'elle arriva au Canada où elle se lia d'une sainte amitié avec Mademoiselle Mance. « Toutes deux, dit un historien, devaient travailler au bien-être moral et même matériel de leur ville d'adoption, mais par des modes différents, toujours sous l'œil de Dieu et sa très sainte Mère. »

En 1657, M. de Maisonneuve mit à la disposition de Marguerite Bourgeoys une éta-

ble de pierre où la fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame commença son office de maîtresse d'école à Montréal. Dieu, vous le voyez, mes enfants, a des manières à Lui de commencer les grandes œuvres, et rien ne lui plaît comme l'humilité et la charité.

L'œuvre de Marguerite Bourgeoys se développa lentement comme croissent les grands arbres dans nos forêts. La fondatrice et ses compagnes donnaient l'enseignement et l'éducation pour rien ou presque rien. La Providence a donc traité nos mères en filles privilégiées, puisque dès les commencements de la colonie, il y avait chez nous des éducatrices qui joignaient à la science et à la distinction une sainteté extraordinaire.

A la suite des nombreuses demandes qui en étaient faites, les sœurs ouvrirent bientôt des classes à Québec. Il y eut aussi des missions dans les campagnes, notamment à Champlain, à la Pointe-aux-Trembles, à Boucherville, etc. Dès 1683, les sœurs de la Congrégation étaient à Champlain, peut-être même avant cette date, et elles n'en partirent défini-

tivement, je crois, que vers la fin du dix-huitième siècle.

Au milieu de tous les travaux qui prenaient ses journées et une partie de ses nuits, Marguerite Bourgeoys priait et s'imposait des mortifications étonnantes ; puis elle excellait dans la résignation à la volonté de Dieu, dans l'humilité et la charité. Elle atteignit un très haut degré de perfection, et Dieu lui donna le don des miracles.

Marguerite Bourgeoys s'endormit dans le Seigneur le 12 janvier 1700.

M. Dollier de Casson fit mettre sur le cercueil de la fondatrice l'épitaphe suivante :

« Cy gist vénérable sœur Marguerite Bourgeoys, institutrice, fondatrice et première supérieure des filles de la Congrégation de Notre-Dame, établie en l'île de Montréal, pour l'instruction des filles, tant dans la ville qu'à la campagne, décédée le douzième janvier 1700. Priez Dieu pour le repos de son âme. »

Avec l'humilité et la charité on peut faire de grandes choses.

VII

Héroisme d'une Algonquine

Il n'y a pas longtemps, mes petites amies, nous causions de Martine Messier, et vous avez vu ce qu'il y avait d'héroïsme et de noblesse chrétienne dans cette humble femme. Aujourd'hui, dans les « vues animées » du *Foyer* vous allez voir passer encore une femme, une pauvre femme, très humble celle-là aussi. Ce n'est plus une Française, ni une Canadienne-française ; c'est une sauvagesse.

C'est une sauvagesse, oui ; et cependant le trait qui va suivre prouve que chez les *enfants des bois* il y a parfois plus de respect naturel de la vertu que chez bien des demoiselles de notre temps qui se croient bien élevées.

Une Algonquine avait été prise par les Iroquois sur l'Outaouais, vers 1647. (1) Prisonnière depuis dix jours, elle avait en-

(1) Histoire du Canada, Ferland, Vol. I, page 360.

duré bien des tourments, lorsque pendant la nuit elle brisa ses liens et s'enfuit. En partant, ne pouvant maîtriser ses instincts de sauvagesse, elle assomma un Iroquois qui dormait. C'était, il faut bien l'admettre, une vengeance féminine un peu brutale. Mais le point le plus intéressant et que je veux surtout vous faire remarquer n'est pas là.... Le malheureux Iroquois poussa un cri de douleur et expira. Il n'en fallut pas davantage pour donner l'éveil. Ce fut une poursuite enragée, vous le devinez. Cachée dans un arbre creux, puis dans une chaussée de castors, l'Algonquine finit par dépister ses ennemïs.... Délivrée des Iroquois, durant trente-cinq jours, avez-vous bien compris, trente-cinq jours, elle marcha dans les bois et traversa les rivières à la nage, vêtue d'une écorce de bouleau et mangeant ce qu'elle pouvait attraper le long de sa route. Enfin, dans une fragile embarcation qu'elle avait réussi à se façonner, elle approchait du fort des Trois-Rivières lorsqu'elle vit venir à elle des Hurons que son arrivée avait inquiétés. Chose digne de remarque, mes petites amies,

en notre siècle de sans-gêne, c'est ici le point vraiment intéressant et qui doit être retenu en cette histoire, cette pauvre Algonquine, malgré ses horribles fatigues, malgré la faim qui la tourmentait, oublia les fatigues et les tourments de la faim, et alla se cacher dans les broussailles, « la modestie naturelle aux femmes algonquines, dit la relation, l'empêchant de paraître comme elle était devant des hommes. » Elle consentit à sortir de sa retraite quand on lui eut jeté quelques couvertures.

N'est-il pas permis, mes petites amies, de se demander ce que cette misérable sauvagesse et toutes les femmes de sa race eussent pensé des modes en honneur chez nous depuis quelques années ; si elles eussent consenti à paraître devant des hommes, sans couvertures, dans les robes étriquées qui sortent d'ateliers de la bonne faiseuse en notre siècle de très haute civilisation?. . . .

Je n'avais pas songé en commençant nos causeries du *Foyer* à vous parler de cette sauvagesse qui n'est pas précisément une femme célèbre de notre histoire. Mais, après

tout, ce trait peut vous être profitable, il n'est pas sans intérêt, il avait donc sa place ici. Si vous ne vous y opposez pas, je vous présenterai d'autres sauvagesses dans quelque temps.

VIII

La Mère Catherine de Saint-Augustin

Connaissez-vous, mes chères enfants, l'histoire de la Mère Catherine de Saint-Augustin, religieuse hospitalière de Québec? Ah! que de pages édifiantes et merveilleuses dans cette histoire!

Catherine de Longpré naquit le 3 mai 1632 près de Cherbourg, en Basse-Normandie. Dès l'âge de trois ans et demi, elle se sentit attirée vers la souffrance qui sanctifie et plaît à Dieu. C'était le commencement de la



La Mère Catherine de Saint-Augustin
1632-1668

vocation de celle qui devait être l'apôtre de la souffrance.

Mais après sa première communion qu'elle fit à l'âge de huit ans, elle se relâcha un peu de sa ferveur première et se laissa charmer par les frivolités mondaines. Sa conscience lui reprochait ces faiblesses. A neuf ans et demi, elle comprit son erreur et se donna à Dieu sans partage. Est-ce que, mes petites amies, vous n'avez pas déjà bien des fautes de vanité, d'amour-propre à vous reprocher? Entendez-vous la voix de votre conscience qui vous dit d'être meilleures?

A l'âge de douze ans et demi, Catherine entra chez les religieuses de Bayeux. Elle qui avait toujours aimé la sainte Vierge l'aima de plus en plus, et trouva dans cette bonne Mère un exemple, un soutien, des consolations. Comment, du reste, peut-on avancer dans le service de Dieu sans aimer la sainte Vierge?

En 1648, Catherine de Saint-Augustin fit profession et partit aussitôt pour le Canada, en compagnie de deux autres religieuses hospitalières.

Quitter la France à cette époque pour venir au Canada c'était un sacrifice héroïque pour une jeune fille. Il fallait passer des mois sur une mer orageuse; on s'en allait au milieu de barbares redoutables, dans un pays très froid. Et puis, les parents, les amis pleuraient au moment des adieux et s'opposaient même souvent à ces départs. Il est bon de nous rappeler ces choses quand nous sommes tentés de trouver inexplicables les vocations des jeunes canadiennes qui s'en vont en Chine, au Japon, en Afrique.

Catherine de Saint-Augustin avait seize ans quand elle arriva au Canada. Vous le voyez, elle n'avait pas attendu des années avant de se rendre aux appels de la vocation, sous prétexte qu'il faut réfléchir et observer le monde avant de se donner au bon Dieu. Et n'allez pas croire qu'elle n'eût pas été bienvenue dans le siècle. D'une intelligence précoce, très cultivée, elle avait un extérieur dont le charme attirait et gagnait tout le monde; « il n'était pas possible de la voir et de ne la pas aimer, » dit une religieuse de ses compagnes.

Telle était bien celle qui devait jouer un rôle à la fois si considérable et si caché dans l'histoire de notre colonie.

Ce fut vers l'âge de vingt ans que Catherine de Saint-Augustin commença son grand apostolat de la souffrance, en entrant dans les épreuves de la vie mystique. Qui nous dira tout ce qu'elle endura jusqu'à sa mort, pendant seize longues années pour le bien des âmes, pour le salut de la Nouvelle-France ? Seuls ses directeurs connurent les luttes terribles qu'elle soutint contre les démons, comme aussi ils furent seuls à prendre connaissance des communications qu'elle avait avec le ciel.

Du reste, si nous savons quelque chose aujourd'hui de ces faits surnaturels, c'est que Mgr de Laval et le Père Ragueneau, ses directeurs, lui ordonnèrent de mettre par écrit les merveilles dont son âme fut le théâtre. Bien plus, dans la vie de communauté elle avait toujours un extérieur si calme qu'on ne soupçonnait même pas les tempêtes qui passaient presque continuellement dans son âme. Elle ne se distinguait que par sa grande pru-

dence, sa piété, son humilité, sa charité ; elle se plaisait dans l'accomplissement des devoirs les plus ordinaires de la vie religieuse.

Oui, mes enfants, la Mère Catherine de Saint-Augustin fut l'apôtre de la souffrance, et il n'est guère de vies qui aient exercé une action aussi profonde que la sienne sur les destinées de la Nouvelle-France. Sans elle, sans son intervention, sans ses sacrifices on peut croire que c'en eût été fait de notre colonie. Que de fois elle détourna le courroux de Dieu en s'offrant comme victime ! Comme on peut être puissant avec la prière et avec la souffrance offerte à Dieu !

Savez-vous, mes petites amies, que vous pouvez obtenir la conversion d'êtres chers, attirer des bénédictions sur vos familles en priant et en supportant chrétiennement les épreuves et les maladies que le bon Dieu vous envoie. Pour vous en convaincre vous n'aurez qu'à lire ou à vous faire lire la vie de la Mère Catherine de Saint-Augustin par le R. P. Hudon, S. J.

C'est le 8 mai 1668 que mourut cette sainte religieuse, à l'âge de trente-six ans et cinq jours.

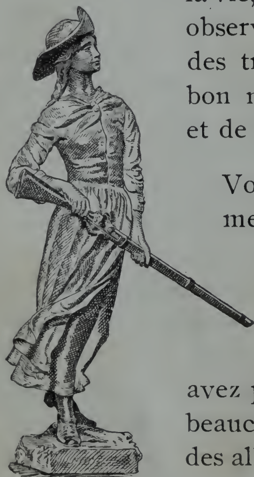
En quittant le *Foyer*, ce soir, mes petites amies, vous vous sentez peut-être tristes. La souffrance fait bien peur aux enfants. Marie-Catherine de Saint-Augustin a tant souffert! Mais, en allant vous mettre au lit, n'oubliez pas non plus qu'elle éprouva, au milieu de ses épreuves, des satisfactions que le monde ne peut goûter, encore moins comprendre. C'est, voyez-vous, à l'ombre du cloître, dans l'oubli complet de soi-même, dans la conformité à la volonté de Dieu, qu'on trouve les joies les plus douces de la terre. Le saviez-vous? Et cette joie des âmes consacrées, elle brille de tout son éclat à l'approche des derniers jours, des dernières heures de la vie religieuse. Oh! mes petites amies, qu'elles sont belles alors, d'une surnaturelle beauté, les malades, les mourantes du couvent qui s'en vont à Dieu, avec un beau sourire aux lèvres, un rayon du ciel sur leur front de vierge!

Non, non, n'ayez pas peur des souffrances du couvent. Si vous entendez, un jour, l'appel du Maître, allez! allez!

IX

Madeleine de Verchères

« S'habiller de façon étrange et marcher mal seront regardés comme le grand but de la vie, » écrivait dernièrement un observateur chrétien, en parlant des travers à la mode chez un bon nombre de jeunes garçons et de jeunes filles de nos jours.



Madeleine de Verchères 1678-1747

Vous êtes encore trop petites, mes enfants, pour vous laisser prendre à ces misères-là et, j'aime à le croire, vous êtes aussi trop sages. Mais vous avez peut-être remarqué comme beaucoup de grandes filles ont des allures singulières, peu chrétiennes et même effrontées. La mode couvre bien des désordres aujourd'hui et bien des folies. Et puis ces jeunes filles qui ne

savent plus s'habiller et marchent comme des marionnettes, vous ne savez peut-être pas vous autres, comme elles sont nerveuses, comme elles sont capricieuses, comme elles sont peureuses, comme elles sont loin, malgré leurs colères fréquentes, de l'énergie d'une Martine Messier, d'une Madeleine de Verchères....

Tenez, mes petites amies, aujourd'hui j'ai bien envie de vous parler de « Madelon. » C'est ainsi qu'on appelait Madeleine de Verchères dans l'ancien temps. Celle-là, je crois bien que si elle revenait, beaucoup de « demoiselles » la trouveraient passablement démodée. C'était une vaillante, pas rêveuse du tout, une femme comme il s'en trouve encore de notre temps parmi celles qui ne sont pas à la mode. Écoutez bien, ça ne sera pas long.

Madelon vivait avec sa famille au fort de Verchères. Un jour de l'année 1690, M. de Verchères étant absent, les Iroquois allèrent attaquer le fort. Madelon avait douze ans, et elle était seule. Oui, mais elle était

brave aussi et quand elle tirait ne manquait jamais son but. Messieurs les Iroquois, incapables d'escalader le fort, n'eurent qu'à déguerpir. Madelon les avait tenus en échec pendant trois jours.

Deux ans plus tard, elle se promenait sur les bords de la rivière lorsqu'elle aperçut un sauvage qui s'apprêtait à tirer sur elle. Madelon s'enfuit du côté du fort, poursuivie par son ennemi. Au moment où elle allait entrer dans le fort, elle sentit que le sauvage saisissait le mouchoir qu'elle avait au cou. Dénouant le fichu, qui reste aux mains du barbare, elle entre, ferme la porte et crie: « Aux armes! aux armes! » Elle savait cependant qu'il n'y avait qu'un soldat dans le fort. Et puis là, elle tient les envahisseurs en respect. Les coups de feu attirent l'attention du voisinage. On accourt de Montréal. Le brave chevalier de Crisasy arrive avec du renfort. « Chevalier, je vous rends les armes, » dit Madelon. « Elles ne pouvaient être en meilleures mains, Mademoiselle, » répondit le chevalier.

Une autre fois, M. de Lanaudière tomba dans un guet-apens préparé par les Iroquois, sur les bords de la rivière Richelieu. Ce fut Madeleine de Verchères qui, à le tête d'une petite troupe alla le sauver.

Cette dernière scène, dit la chronique, se termina au pied des autels. Madeleine devint Madame de Lanaudière.

Mais ce n'est pas tout.

La famille de Lanaudière demeurait à Sainte-Anne de la Pérade, et les Iroquois n'avaient pas oublié, vous le devinez bien, les exploits de Madeleine. (1) Un soir, la croyant seule au manoir, ils décidèrent de s'en débarrasser par un coup décisif. Le moment est bien choisi. M. de Lanaudière est malade au lit, incapable de se lever; les serviteurs sont absents; une jeune fille de seize ans et un vieillard de quatre-vingts ans sont à la maison avec Madame de Lanaudière. Les Iroquois s'avancent nombreux du côté du manoir. Madeleine ferme la porte, la barricade, pose près d'elle deux fusils et attend.

(1) *Autrefois et aujourd'hui*, par le chanoine Rheault.

Les sauvages essayent d'abord d'entrer par la ruse. La ruse ne peut rien sur celle qui connait depuis longtemps leurs fourberies. Les barbares se lancent à l'assaut. La porte résiste. Ils déchargent leurs fusils dans une fenêtre afin d'entrer par là. Madeleine vole à leur rencontre avec ses deux fusils. Les ennemis surpris se croyant en face d'une forte garnison s'enfuient dans la nuit. Mais, en partant ils lancent des flèches enflammées sur le toit du manoir. Le feu est au manoir. Après la lutte contre l'Iroquois, c'est la lutte contre l'incendie. M. de Lanaudière va peut-être périr dans les flammes. Madeleine rassemble toutes les forces qui lui restent, puis elle prend son mari dans ses bras et l'emporte au dehors. Épuisée, elle tombe évanouie. Au même instant la pluie commence à tomber et éteint l'incendie.

Mes petites amies, levez-vous avec moi, et criez bien fort: Vive Madelon !

13 mai 1915.

X

Femmes Indiennes

Je vous disais l'autre jour que j'aurais encore quelque chose à vous raconter au sujet des sauvagesses. Je veux tenir parole.

C'est étonnant, mes enfants, comme la religion peut opérer des merveilles dans les âmes en apparence les moins aptes à subir son action bienfaisante, comme elle peut faire des saints et des saintes avec de pauvres barbares.

Il me passe sous les yeux plusieurs noms de sauvagesses qui nous ont laissé de beaux exemples, je vous assure. Ce sont des noms assez difficiles à retenir, mais qu'il ne faut pas oublier. Écrivez-les, s'il le faut. Je commence.

Cécile Gannendaris de Sillery, fut véritablement la femme apôtre. Elle préparait les Hurons infidèles au baptême, et s'acquittait de ses fonctions avec tant de patience et de tact qu'elle finissait par avoir raison des natures les plus revêches.

Elle excellait surtout dans l'art de préparer à la mort ceux qu'elle savait dangereusement malades.

Cécile à son tour mourut saintement en 1669.

Celles qui vont suivre vécurent aussi au dix-septième siècle.

Madeleine Teotonharason, de la tribu des Onnontagués, fut une chrétienne fervente dont rien ne pouvait ébranler la foi. Remarquez bien, mes petites amies, que pratiquer la religion n'était pas toujours chose facile pour ces pauvres femmes qui vivaient au milieu des infidèles et avaient connu les libertés et les superstitions des barbares. Cependant Madeleine, loin de subir les atteintes de la passion et de l'amour-propre, faisait autour d'elle une véritable prédication, et développait d'une façon étonnante l'amour de Dieu dans l'âme des indigènes. Elle fut pour beaucoup dans les succès des missionnaires Jésuites chez les Onnontagués.

Avez-vous remarqué comme Madeleine est un nom fortuné dans la colonie? Nous avons eu Madeleine Chauvigny de la Peltrie,

Madeleine de Verchères, et puis Madeleine Teotonharason.

Mais nous avons eu aussi Catherine de de Saint-Augustin, et voilà que je trouve Catherine Gaudiakteüa. Une autre Catherine viendra dans un instant. Catherine Gaudiakteüa, de la nation des Ériés, emmenée en captivité chez les Iroquois, ne tarda pas à recevoir le baptême et à devenir un modèle de toutes les vertus. Afin d'être plus entièrement à Dieu, elle alla, avec une douzaine de sauvages convertis, demeurer à la Prairie de la Madeleine où les Jésuites avaient préparé une mission. Catherine aimait beaucoup la sainte Vierge, et elle était très pure. Puis sa douceur, sa charité et son détachement des biens de la terre allaient jusqu'à l'héroïsme.

Non moins édifiante, mes petites amies, est l'histoire de la huronne Marie Ouendraka. On peut difficilement trouver dans les vies des saints, je pense, une résignation plus complète à la volonté du bon Dieu. Lisez ces belles paroles qu'elle prononçait un jour auprès de son fils qu'elle croyait mort: « Sainte



Catherine Tékakwitha
1656 — 1680

Vierge, mon enfant est donc mort. Recevez, je vous prie, son âme dans votre sein, et servez-lui dorénavant de mère dans le ciel. Votre Fils bien-aimé me l'avait donné pour un peu de temps, faites-moi aujourd'hui cette grâce, ô Mère de miséricorde, que je lui rende cette âme innocente par vos propres mains. » A l'école de cette pauvre huronne, apprenez, mes petites amies, à supporter chrétiennement les épreuves. Dans toutes les circonstances difficiles de sa vie, Marie eut le même calme résigné.

Elle fut aussi admirable dans sa charité. « Je ne puis comprendre, disait-elle un jour au missionnaire, comment une personne qui aurait deux ou trois habits pourrait voir un pauvre sans le secourir. » Nombreuses furent ses aumônes.

L'Ancienne-Lorette garda longtemps le souvenir de ses vertus.

Il nous reste à dire un mot de la vierge iroquoise, Catherine Tékakwitha, qui vécut de 1656 à 1680. Vous le voyez, sa vie ne fut pas longue. Cependant Catherine a laissé le souvenir d'une sainte à canoniser.

Comme Catherine Gaudiakteüa, elle alla demeurer à la Prairie de la Madeleine, sachant qu'elle trouverait là plus de sécurité pour sa foi et plus de recueillement pour sa piété.

Son bonheur était, après qu'elle avait travaillé aux soins du ménage, d'aller passer des heures devant le Saint-Sacrement.

Bientôt elle se donna à Dieu par le vœu de chasteté perpétuelle, et ne vécut plus que pour Dieu, dégagée qu'elle était de tout lien terrestre.

Sa mort fut celle d'une sainte.

Des miracles attestés par des témoins sérieux eurent lieu sur son tombeau.

Il y a déjà quelques années, un monument a été érigé à sa mémoire au nord de la rivière des Mohawks, près d'Albany, N. Y. On dit que c'est là que naquit la vierge iroquoise.

Est-ce que je n'avais pas raison, mes petites amies, de vous entretenir de ces chères sauvagesses? Est-ce que leur histoire ne vous fait pas du bien?

Mais nous n'avons fait que jeter un coup d'œil sur chacune d'elles. Dans les « Serviteurs et Servantes de Dieu en Canada » de M. Dionne, vous trouverez beaucoup plus de détails. Je vous en conseille la lecture.

Êtes-vous bien fatiguées?....

XI

Héroines obscures — La sainte Vierge sauve la colonie

Vous avez vu passer rapidement devant vous des femmes qui font honneur à notre histoire nationale, et dont la vie contient des choses capables de vous rendre meilleures.

Il ne faudrait pas vous imaginer toutefois que, même en nous restreignant au dix-septième siècle, nous ne pouvons trouver chez nous qu'une douzaine de femmes remarquables. Les héroïnes de cette époque, mes

petites amies, ne se comptent pas, ni dans les couvents ni dans le monde. Saurons-nous jamais, en effet, ce que durent déployer d'énergie, de force et de courage les pionnières, aussi bien que les pionniers, de la civilisation au Canada? Est-il possible de dire le nombre des saintes femmes, par exemple, qui, après avoir renoncé aux satisfactions légitimes de la famille et du monde, vouèrent ici, aux œuvres les plus humbles, les plus pénibles, parfois les plus répugnantes, leurs talents, leur beauté, leur douce charité? Les noms de ces héroïnes, pour la plupart, ne sont inscrits que dans les registres de leur communauté et au ciel; mais quand nous songeons à l'ancien temps, il ne nous est pas permis d'oublier tant de dévouement et tant de grandeur cachés.

D'autres aussi, mes enfants, ont travaillé sans bruit à Québec, à Ville-Marie, aux Trois-Rivières et n'ont eu d'autre ambition que celle du devoir de chaque jour. Elles ne connurent même pas la paix et le recueillement du cloître si propres à fortifier les âmes en ces temps d'inquiétudes et de

deuils. Gardiennes fidèles du foyer, elles filaient, tissaient, enseignaient aux enfants à aimer Dieu et la patrie. Que de jours, que de nuits d'angoisses pour ces femmes qui furent nos mères ? Les barbares étaient toujours à l'affût. Combien de fois les blancs tombèrent entre leurs mains ! En 1651, Catherine Mercier était prise à Ville-Marie par les Iroquois, avec son mari, et mise à mort dans les plus horribles supplices. Cette année 1651, le Père Ragueneau dit que le poste des Trois-Rivières n'a pu subsister que par miracle. « Aussi, écrit le Père, les habitants attribuent-ils leur conservation au recours extraordinaire qu'ils ont eu à la sainte Vierge, dont il y avait un oratoire en chaque maison. C'était une dévotion ordinaire à ces pauvres habitants d'aller visiter ces petits oratoires en divers jours de la semaine, principalement les samedis, que le concours y était plus grand. En chaque maison, matin et soir, tout le monde s'y rassemblait pour y faire des prières en commun, l'examen de conscience et pour y réciter les litanies de la très sainte Vierge, le chef de famille étant d'ordinaire celui qui

faisait les prières, et auquel tous les autres répondaient, femmes, enfants et serviteurs. » Et quand les hommes étaient partis pour la guerre, ce qui arrivait bien souvent, hélas ! c'était encore dans la petite chapelle de la Vierge que, dans les ombres du soir, les enfants et les vieillards allaient prier pour les absents et pour les morts.

Nous parlons beaucoup aujourd'hui des malheurs de la grande guerre qui couvre de ruines les vieux pays, et nous avons raison. C'est terrible de penser à ces choses-là. Pourtant, les femmes qui veillèrent avec nos pères sur le berceau de la Nouvelle-France furent, elles aussi, aux prises avec la barbarie ; elles connurent les privations de la pauvreté, de la famine, les dangers et les souffrances angoissantes de la guerre. Y songeons-nous assez ?

Ah ! mes petites amies, pensez avec émotion, avec orgueil et avec bonheur à celles qui nous ont laissé de si beaux exemples de charité, de piété, de sacrifice.

Aimez bien l'Église, qui inspira tant d'héroïsme chrétien, aimez bien aussi la Pa-

trie qui coûta tant de fatigues, tant de pleurs, tant de sang.

P. S.— Il faudra revenir au *Foyer*.

27 mai 1915.

XII

Jeunes filles venues de France

Nos mères, mes enfants, avaient l'âme remplie de courage et de piété ; les pires épreuves ne pouvaient les abattre ; et vraiment vous ne devez jamais l'oublier. Il y a de notre temps un si grand nombre de vies molles et languissantes ! Quand vous serez devenues grandes, ne perdez pas de vue les modèles que l'on fait passer aujourd'hui devant vos yeux. S'il vous arrive parfois des découragements, pensez à celles qui souffrirent beaucoup plus que vous.

Mais il est un autre point sur lequel je veux attirer votre attention plus particulière-

ment au sujet de nos mères les plus anciennes. Cette piété, ce courage qui les distinguaient, elles les avaient puisés dans leur éducation première au beau pays de France. Que nous devons être fiers de nos origines! Écoutez plutôt Mgr Laflèche, ce grand évêque dont le souvenir vivra aussi longtemps que le peuple canadien-français:

« Ce doit être pour nous, Canadiens-Français, le sujet d'un bien légitime orgueil que de savoir que les premières familles de cette colonie, desquelles nous descendons pour la plupart, ont été choisies parmi ce qu'il y avait de mieux dans la mère-patrie, sous le rapport moral et religieux. » (1)

Néanmoins des historiens malhonnêtes ou ignorants ont osé déjà attaquer l'honneur de nos mères; mais il y a déjà longtemps que leurs accusations mensongères ont été démenties.

Il suffit de parcourir les listes des élèves inscrites dans nos couvents les plus anciens pour trouver là les noms les plus distingués. Après avoir jeté un coup d'œil sur l'une de

(1) La Societé civile, p. 58.

ces listes, le Dr Larue écrivait en 1865, dans le *Foyer Canadien:* « Ne croirait-on pas assister au dénombrement d'un des premiers couvents de France? Ne dirait-on pas qu'une partie de la noblesse française s'était donné rendez-vous sur les bords du St-Laurent? »

Il est bien vrai, mes petites amies, que les nobles de France n'ont pas été seuls à passer au Canada; que des jeunes filles vinrent en notre pays principalement pour se pourvoir, pour fonder des foyers, et qu'elles n'étaient pas toutes ce qu'on est convenu d'appeler des filles de qualité. Mais retenez-le bien, si ces dernières n'apportaient pas un grand nom, ni de riches dots, elles avaient en partage, avec une solide éducation chrétienne, la vertu et la noblesse de l'âme.

La vertu et la noblesse de l'âme, voilà ce que nous devons ambitionner pardessus tout le reste et ce que recherchent les gens sages.

Et ces éloges décernés à nos mères, voulez-vous les entendre encore d'une autre voix? C'est M. Chapais qui, cette fois-ci, va vous parler :

« Les filles venues ici pour se pourvoir étaient des orphelines élevées dans des maisons religieuses, ou appartenaient à d'excellentes et honnêtes familles, ou encore étaient choisies par des curés de Normandie. » (1)

Retenez bien les paroles de Mgr Laflèche, celles de M. Larue, de M. Chapais, et vous direz toujours que nos origines sont belles et pures comme l'eau de nos sources ; que nous sommes de haut lignage, puisque les anciens de chez nous possédaient tous au moins la noblesse morale qui l'emporte sur l'or et les blasons.

3 juin 1915.

---

(1) Jean Talon, p. 416.

XIII

JEANNE LEBER

Ce n'est pas facile de faire ses adieux au dix-septième siècle. Pour nous retenir il n'a qu'à mettre devant nous une page de son histoire. Est-il possible, par exemple, de s'en aller sans saluer au moins Jeanne Leber, la célèbre recluse montréalaise? Quelle vie extraordinaire que celle-là!



JEANNE LEBER
1662-1714

Jeanne Leber, les petites de chez nous vous saluent et vous demandent de prier pour elles.

Si jamais nous disons sainte Jeanne Leber, ce sera bien une sainte canadienne-française que nous invoquerons, puisque Jeanne Leber naquit à Montréal en 1662.

Comme la plupart des saints et des saintes, Jeanne reçut dans sa famille une éducation

profondément religieuse. Cette éducation ne fut pas gâtée par des amitiés dangereuses. Jeanne Mance, dont vous connaissez l'édifiante histoire, fut la meilleure amie des jeunes années de notre héroïne. Il est bien important que les premières impressions d'une âme soient saintes.

A huit ans, Jeanne Leber était pensionnaire chez les Ursulines de Québec. Très intelligente, elle se distinguait surtout par son esprit de pénitence et son humilité. Elle cherchait les emplois les plus modestes, affectionnait la retraite et le silence. Quelle belle leçon, mes petites amies, pour les fillettes et les grandes filles qui veulent absolument être vues et admirées, qui parlent le plus souvent sans réfléchir, et se croient créées et mises au monde uniquement pour porter beaucoup de rubans, beaucoup de dentelles, des chapeaux dernier cri et des robes indécentes.

Ses études terminées, Jeanne revint chez ses parents et se tint, autant que possible, éloignée du monde. C'était chez les sœurs de la Congrégation et à l'Hôtel-Dieu qu'elle

cherchait des distractions quand elle quittait la compagnie de sa mère. Il est plus que probable que s'il y eût eu, dans ce temps-là, à Montréal, des théâtres et des vues animées, elle n'y serait pas allée.

Après avoir longtemps prié et médité, Jeanne résolut de se tenir dans une cellule, loin de toutes les séductions, pour servir le bon Dieu en se donnant tout à lui. Cette cellule, elle la choisit d'abord pour cinq ans dans la maison de son père.

A dix-huit ans, à l'âge où beaucoup de jeunes filles se laissent aveugler par les mirages du monde, Jeanne Leber, pourtant riche des trésors de la terre et douée des qualités du cœur et de l'esprit, tourna le dos aux biens périssables pour élever ses regards vers les biens éternels. Elle commença sa vie de recluse, au milieu des austérités, des pénitences les plus pénibles. Elle voulait être victime pour les pécheurs.

En 1685, après avoir consulté son directeur, Jeanne s'engagea pour toujours à continuer sa vie de recluse, et se retira cette fois

chez les sœurs de la Congrégation, où elle devait vivre ses vingt dernières années. Là, sa dévotion par excellence était au Saint-Sacrement. Que d'heures elle passa en prière devant Notre-Seigneur !

Il y a des gens, mes enfants, qui croient que ces sortes d'existences sont inutiles. Le monde, en effet, peut bien difficilement comprendre le pourquoi de la vie contemplative. Comment pourrait-il s'élever jusque là? Mais cela ne change rien à la vérité. Saurons-nous jamais le nombre d'âmes sauvées et les périls éloignés par les prières et les pénitences de nos missionnaires, de nos saintes femmes? L'histoire de Catherine de Saint-Augustin, par exemple, en dit plus long sur cette question que toutes les démonstrations. En 1711, quand on annonça à Jeanne Leber que Walker allait bientôt s'emparer de la colonie, qu'il était déjà dans les eaux du Saint-Laurent avec sa flotte, la recluse répondit: « Non, la très sainte Vierge aura soin de ce pays; elle en est la gardienne, nous ne devons rien craindre. » D'où venait cette confiance, lorsque, suivant les apparences, tout était perdu?....

On sait que la flotte de Walker fut détruite à l'île aux Oeufs.

Jeanne Leber mourut en 1714, à l'âge de cinquante-deux ans.

Que l'exemple de Jeanne Leber, dont la vocation fut extraordinaire, vous aide au moins à vivre chrétiennement, à fuir les dissipations dangereuses, à mieux comprendre le sens de la vie et ce qui nous attend après la mort.

C'est sérieux, mais pas trop pour vous qui êtes si intelligentes et si bonnes.

10 juin 1915.

XIV

Madame d'Aillebout

Je vous le disais bien, la semaine dernière, le XVIIe siècle est inépuisable. Il va falloir, d'après les apparences, vous envoyer en vacances sans avoir pu entamer le XVIIIe.

Plus on va jusqu'aux sources de notre histoire, plus on se convainc que notre colonie a été fondée par des saints et des saintes. C'est de là qu'est venu ce développement merveilleux que les obstacles les plus redoutables ne purent arrêter.

Quand le Seigneur édifie, on peut compter que la maison résistera aux vents et aux orages.

Cette suite de noms célèbres que nous nous plaisons à citer dans les discours et dans les vers, font l'honneur de l'Église canadienne aussi bien que la gloire de la Patrie canadienne.

C'est bien la rosée du ciel qui a fécondé la Nouvelle-France.

Nos ancêtres ne manquaient jamais d'enrouler le drapeau autour de la croix. Nous serons dignes de nos ancêtres si nous faisons comme eux.

Vous, mes petites amies, ce que vous devez chercher surtout dans les modèles qui passent sous vos yeux, c'est l'amour du de-

voir. Et ce devoir, vous devez l'entendre à la manière chrétienne d'autrefois, dans toute sa simplicité et dans toute son extension.

Mais, avant les vacances, il vous ferait peut-être plaisir de faire une nouvelle connaissance au *Foyer*. Ce sera une amie de plus qui vous tiendra compagnie cet été.

Vous avez entendu parler déjà, de M. d'Aillebout, qui fut gouverneur de notre pays, au temps de la domination française. Ce gentilhomme possédait une vertu plus qu'ordinaire, disent les historiens. Vertueux, prudent, il avait épousé une femme digne de lui. Barbe de Boulogne, qui devint Mme d'Aillebout, était aussi vertueuse que belle et distinguée.

Il y a des personnes, mes petites amies, qui s'imaginent que la piété, la modestie, le recueillement, ça n'est bon que pour celles qui sont privées de charmes extérieurs. Erreur grossière et digne des païennes !

Mme d'Aillebout, devenue veuve en 1660, vécut à Québec, où elle fonda la société de la Sainte-Famille. Sa charité n'avait pas de

bornes. Elle s'adonnait au soulagement des malades avec le zèle d'une hospitalière. Au contact des sœurs de l'Hôtel-Dieu, elle sentit se développer dans son cœur le goût de la vie retirée. Après avoir donné abondamment aux hospitalières, elle se logea dans un appartement dépendant de l'Hôtel-Dieu, et là elle vécut douze ans, édifiant les sœurs, qui trouvaient en elle un stimulant à la perfection et à l'amour de Dieu.

Des faits rapportés par les annalistes établissent que Mme d'Aillebout était en communication extraordinaire avec le ciel.

L'une de ses pratiques de prédilection était de prier pour les personnes qui devaient mourir dans la journée. Pratique que nous devrions imiter, autant que possible, et qui peut obtenir la conversion de pauvres pécheurs sur le point de paraître devant le souverain Juge.

Barbe de Boulogne mourut le 7 juin 1685, à l'âge de soixante-dix ans, et fut inhumée dans les caveaux de l'Hôtel-Dieu de Québec.

Bonnes vacances! N'oubliez pas vos modèles. Si la vanité et les dissipations dangereuses menacent votre cœur, rappelez-vous Martine Messier et Madeleine de Verchères : défendez-vous contre les Iroquois de notre temps!

17 juin 1915.

XV

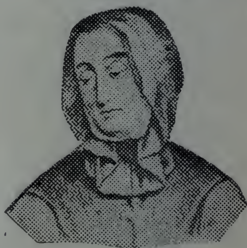
La Mère d'Youville

Au delà de quatre mois déjà depuis notre dernière causerie. Les jours, les semaines, les mois ont passé, et vous voilà en classe.— En classe? il n'en faut pas douter, puisque nous sommes au 21 octobre, me répondez-vous.—Et puis, à votre air, à vos inflections de voix, je devine que vous pensez: Et lui, ce professeur, est-il en retard un peu!— Écoutez-moi. D'abord, mes petites amies, je sais bien qu'on vous fait aimer et apprendre

l'histoire du Canada sans que je m'en mêle; ensuite en manière d'excuse je dois vous dire que, depuis le commencement de septembre, il m'a été impossible de venir vous voir au *Foyer*. Ces deux mots d'explication donnés, remettons-nous à l'œuvre comme si rien n'était.

Avez-vous déjà vu des Sœurs Grises, mes petites amies? Oui, sans doute. Eh! bien, ces sœurs, elles ont pour fondatrice une sainte femme connue dans l'histoire sous le nom de Mme d'Youville. Le saviez-vous? Pas toutes n'est-ce pas?

Mme d'Youville, je vous l'assure, n'était pas une femme ordinaire. Descendante de l'illustre Pierre Boucher qui a laissé chez nous un si beau nom, elle avait reçu en partage, avec la beauté extérieure, les dons les plus remarquables de l'intelligence et du cœur.



LA MÈRE D'YOUVILLE
1701-1771

Marie-Marguerite Dufrost de la Jemmerais naquit à Sainte-Anne de Varennes, le 15 octobre 1701.

A sept ans, elle devint orpheline par la mort de son père, qui laissait dans la gêne une veuve et six enfants. Après deux ans passés au couvent des Ursulines de Québec, quoique bien jeune encore, elle demeura auprès de sa mère et s'adonna vaillamment aux soins du ménage. C'est sous la direction de cette mère aussi distinguée que bonne chrétienne que Marie-Marguerite devint une jeune fille accomplie.

A vingt et un ans, Marie-Marguerite épousait François Madeleine d'Youville, qui possédait une honnête fortune. Mes petites amies, remarquez bien ici que la beauté et la fortune sont loin d'assurer le bonheur dans le mariage. Mme d'Youville avait tous les charmes, et M. d'Youville à son tour était regardé comme un des plus beaux hommes du pays. Toutefois ce mariage ne fut pas heureux. La jeune femme toujours affectueuse et bonne ne fut pas payée de retour par son mari.

Cette union dura huit ans. M. d'Youville mourut après avoir dissipé tout son avoir.

La Providence a bien des manières, nous l'avons déjà dit, de préparer les grandes âmes aux grandes missions. Mme d'Youville devait être la mère des pauvres, des délaissés, la protectrice et la consolatrice de toutes les souffrances physiques et morales, c'est pourquoi Dieu voulut que dès son enfance, puis au seuil d'un foyer tout brillant des plus belles promesses, elle trouvât des épines et des croix. Ces épines et ces croix, mes petites amies, Marie-Marguerite les bénit, et c'est ainsi qu'elle devint la véritable femme forte dont parle l'Écriture.

Que de force il lui fallut pour ne pas succomber ! Nous n'en finirions pas si je voulais tout raconter. Abrégeons pour ne pas vous fatiguer.

En 1738, avec trois personnes éminentes, Mme d'Youville ouvrit un petit hôpital à Ville-Marie. Des contrariétés venues des autorités civiles et des autorités religieuses, la maladie, la pauvreté, l'incendie, tous les genres d'épreuves surgissent comme pour étouffer l'œuvre à sa naissance. Madame d'Youville qui met tou-

jours sa confiance en Dieu ne se laisse pas abattre.

Mais l'Hôpital-Général fondé à Ville-Marie, en 1694, par MM. Charron, LeBer et Fredin étant à la veille de disparaître, on en confie la direction à Mme d'Youville, qui en prend définitivement possession vers 1753.

En 1755, mes enfants, les Sœurs Grises revêtent solennellement le saint habit de leur communauté.

Que de contretemps attendaient encore Mme d'Youville ! Ce sont des pertes considérables d'argent ; c'est l'incendie qui, le 18 mai 1765, fait de l'Hôpital-Général un monceau de ruines.

Enfin le 9 décembre 1771, sonnait pour Madame d'Youville l'heure du rappel vers Dieu.

Mme d'Youville, mes petites amies, fut bonne, très bonne, de cette bonté que seul peut donner le Dieu infiniment bon que nous adorons et aimons tous ensemble. Et c'est parce qu'elle a édifié dans la charité que son œuvre grandit et prospère toujours.

Que cet exemple vous inspire l'amour du sacrifice, avec l'amour de Dieu et du prochain.

21 octobre 1915.

XVI

Acadiennes — Madame Drucourt — Nos mères

Mes bonnes vaillantes petites amies, nous voici enfin lancés dans le XVIIIe siècle.

L'existence, chez nous, était moins pénible à cette époque qu'au début de la colonie. Les sauvages devenaient moins redoutables, la forêt devenait moins dense et s'éloignait peu à peu, la terre donnait plus abondamment au pauvre colon. Cependant la vie n'était pas rose, il s'en faut.

Il y avait encore des sauvages, et les Anglais qui devaient s'emparer définitivement

du Canada après s'être emparés de l'Acadie, furent l'occasion de bien des sacrifices, de bien des angoisses, de bien des deuils.

L'histoire, qui ne peut tout relater, parce qu'elle ne peut tout savoir et tout retenir, ne dira jamais le nombre des héroïnes qui vécurent sur notre terre, souffrirent et moururent sans bruit, dans l'obscurité et dans l'oubli.

On rapporte que Mme Drucourt, lors du siège de Louisbourg en 1758, soutenait et assistait les soldats, pointait même et tirait le canon contre les ennemis. Il faut admirer cette femme qui rappelle Madeleine de Verchères ; mais qu'est-ce que cette bravoure féminine à côté de la patience, du courage et de la force morale des Acadiennes dispersées par la barbarie anglaise ?

Vous savez, mes enfants,— il y a de cela plus de cent-cinquante ans,— que les Acadiens furent chassés de leur pays et dispersés ici et là comme des animaux nuisibles et dangereux. Les Anglais voulaient anéantir les Acadiens, parce que ceux-ci étaient

catholiques et Français. C'est la même œuvre que poursuivent aujourd'hui une bande de fanatiques ontariens, à l'égard de nos compatriotes canadiens-français, avec cette différence qu'on n'osera peut-être pas essayer d'opérer la déportation. Et pour rendre ce crime sans nom plus révoltant et plus atroce, ceux qui le consommèrent eurent la précaution de séparer l'époux de l'épouse, la fille de la mère, les enfants des parents. On voulait que la faiblesse, l'infirmité fussent privées de leurs plus fermes appuis ; c'était véritablement l'anéantissement dans le martyre voulu et calculé de tout un peuple.

Suivez par l'imagination, mes enfants, ces jeunes filles, ces femmes abandonnées, sur de mauvais navires, à la brutalité d'hommes sans entrailles ; suivez-les sur les côtes inhospitalières de l'exil ; voyez-les sans asile, aux prises avec le froid, avec la faim, la maladie, tenues dans une contrainte continuelle. Pendant des années, la mère, l'épouse attendra ceux qu'elle pleure nuit et jour. Combien de ces héroïnes, filles, épouses, fiancées sont mortes sur les chemins de l'exil !

Et si nous pouvions faire l'histoire de toutes nos héroïnes canadiennes-françaises, comme vous vous sentiriez du courage en face de tant de résignation et de tant de grandeur !

Durant que les Acadiennes souffraient là-bas dans le Massachusets, la Pennsylvanie, le Maryland, etc., nos mères canadiennes-françaises, de leur côté, sacrifiaient tout, leurs pères, leurs enfants, leurs maris, jusqu'à leur dernier morceau de pain, pour conserver au Canada le drapeau de la France. Et puis, à certains jours, elles aussi, nos mères, se voyaient chassées de leurs maisons, avec des enfants et des vieillards ; elles s'enfuyaient aux lueurs des incendies allumés par les Anglais.

Il faut peu de temps aujourd'hui pour rappeler de pareils malheurs, mais qu'ils durent être longs ces jours, ces mois, ces années de souffrances !

Ah ! mes petites amies, nos pères furent admirables sur les champs de bataille ; de la pointe de leurs épées ils ont écrit, en traits sanglants et glorieux toute une épopée. Mais

combien admirables aussi sont celles qui formèrent et donnèrent à la Patrie et à l'Église de pareils soldats ; qui trouvèrent dans leurs âmes de femmes assez de force et de vaillance pour ne jamais reculer devant le devoir, même quand ce devoir c'était l'abnégation complète, même quand ce devoir c'était la mort.

Est-il possible de ne pas aimer une histoire comme celle-là ?

28 octobre 1915.

XVII

La Mère Despins

Dernièrement, mes petites amies, je vous parlais de la vénérable fondatrice des Sœurs Grises, Mme d'Youville.

C'est quand vous aurez grandi, quand vous commencerez à avoir des cheveux blancs

que vous comprendrez bien ce qu'il y a de consolations, d'encouragements dans l'histoire de nos mères. A présent, pour la plupart du moins, vous ne connaissez encore que les beaux côtés de la vie, vous avez pleuré, mais pour des riens probablement... En attendant l'avenir qui vous réserve sans doute du bonheur, avec des souffrances plus ou moins vives, tâchez de bien graver dans vos mémoires et dans vos cœurs ces noms, ces exemples qu'on met sous vos yeux d'enfants.

Puisque nous venons de parler de Mme d'Youville, je vais tout de suite vous faire faire la connaissance de l'une de ses amies, de la Mère Lemoine Despins, seconde supérieure des Sœurs Grises de Montréal. Quand je dis une *amie*, ce n'est pas assez, car Mme Despins avait hérité aussi de l'esprit de la sainte fondatrice.

Marguerite-Thérèse Lemoine Despins était née à Boucherville, le 23 mars 1722. Continuatrice d'une œuvre qui avait coûté bien des soucis et bien des peines, forte de sa confiance en Dieu, elle tint bon, à son tour,

devant les contrariétés qui ne lui manquèrent pas.

Dans le calme et la douceur, elle opérait des merveilles. Douce, elle le fut jusqu'à l'héroïsme. Elle préférait, disait-elle souvent, rester en purgatoire pour trop de douceur que par excès de sévérité. C'est bien là la théorie de saint François de Sales.

Appliquez-vous, mes petites amies, à maîtriser votre caractère. Plus tard, quand vous serez grandes, il vous faudra moins d'efforts pour être douces si dès maintenant vous réussissez à réprimer vos petites colères. Et puis, c'est si aimable des fillettes qui sont bonnes et douces.

Comme notre sainte religion est belle dans ses œuvres, comme elle est admirable dans l'abnégation qu'elle inspire !

La Mère Despins, qui était pourvue d'un riche patrimoine, vivait cependant dans des mortifications continuelles, et donnait à ses sœurs l'exemple de la pauvreté la plus complète, de l'assiduité la plus constante au travail.

Il y eut des jours sombres à traverser à cette époque. Les années 1788 et 89 furent des années d'une disette effrayante pour notre pays. Vous ne saviez pas cela, mes petites amies. Voyez ce qu'écrivait la Mère Despins en 1789: « Je vous dirai que la disette est extrême en ce pays ; il est ordinaire de voir des personnes qui passent trois ou quatre jours sans manger; beaucoup ne vivent que d'herbes, comme les animaux; la plupart n'ont pas la force de marcher, tant ils sont faibles. Le blé se vend jusqu'à dix-sept francs le minot. »

Et, cependant, dans ces temps de calamité, les œuvres de l'hôpital étaient maintenues. Mais au prix de combien de sacrifices!

C'est surtout avec les pauvres que se manifestait la grande âme de la Mère Despins. Très affable, très polie avec tout le monde, elle avait des égards tout particuliers pour les pauvres.

Aimez bien les pauvres, mes petites amies. Notre-Seigneur aime les fillettes qui aiment les pauvres. Faites de petites aumônes

quand vous le pouvez. Imitez la charité de la Mère Despins, de la Mère d'Youville, d'Hélène Boullé, de Jeanne Mance, de Marie de l'Incarnation, de Marguerite Bourgeoys, de la Mère Gamelin dont nous causerons bientôt. Lorsque, dans vos belles toilettes, vous rencontrez un pauvre, songez que devant Dieu ce pauvre vaut peut-être beaucoup mieux que vous ; que les moindres douceurs accordées aux pauvres au nom de Dieu seront récompensées au centuple.

C'est en 1792 que mourut la Mère Despins. Avant d'expirer, elle prononça ces paroles qui sont bien celles d'une âme en paix : « Je suis contente maintenant. »

4 novembre 1915.

XVIII

La sœur Sainte-Madeleine

Quand vous étudierez plus longuement la vie des femmes qui ont illustré notre histoire, remarquez bien, mes petites amies, que ces femmes possédaient, avec une distinction de bon aloi, la belle simplicité chrétienne.

Rappelez-vous dès maintenant Hélène Boullé qui fait le catéchisme aux misérables sauvages, Marie de l'Incarnation qui s'agenouille devant les pauvres et les infirmes pour soulager leurs maux, panser leurs plaies, Marguerite Bourgeoys qui fait la classe dans une étable.

Peut-on pousser plus loin la simplicité dans l'héroïque charité ?

Et ces femmes que nous admirons aujourd'hui, elles priaient, parlaient, agissaient dans les forêts du Nouveau-Monde, sans se soucier de la louange des hommes, comptant uniquement sur une récompense éternelle.

C'est pour mettre devant vous un autre beau modèle de simplicité dans le service du bon Dieu, que je vais vous parler un peu de la sœur Sainte-Madeleine, de la Congrégation de Notre-Dame.

Catherine Huot, née le 30 avril 1791, à l'Ange-Gardien, près de Québec, entra au noviciat le 11 mai 1807, et prit un peu plus tard, avec l'habit des filles de Marguerite Bourgeoys, le nom de Sainte-Madeleine.

Maîtresse des novices, supérieure de sa communauté, elle occupa les premiers postes durant des années, et se montra toujours charitable, bonne, d'une bonté toute maternelle. Avec ses inférieures elle y allait si bonnement, si simplement que c'était un plaisir de lui obéir et un besoin de l'aimer.

Remplie de cet esprit de Dieu qui aide à bien comprendre les voies de la sainteté, elle disait souvent à ses sœurs ces encourageantes paroles que nous ne saurions trop méditer, mes petites amies : « La perfection ne consiste pas à faire de grandes choses, mais à bien faire ce que l'on fait. Voyez

Notre-Seigneur à Nazareth ; il n'a fait, pendant trente ans, que des actions petites et communes en apparence, mais il les a faites avec la plus grande perfection possible. La sainte Vierge n'a mené qu'une vie très simple ; cependant, il y avait, dans la moindre de ses actions, plus de mérites qu'il y en a dans les souffrances, les travaux, les peines de tous les saints. »

Aimez donc bien les choses simples, mes petites amies, et mettez-y toute votre application, en purifiant, autant que possible, vos intentions. Travaillez, priez, amusez-vous pour la plus grande gloire de Dieu.

Puis quand on vous demandera au couvent ou à la maison, de balayer, de laver la vaisselle, de repriser le linge, etc, etc, vous n'oublierez pas que des saintes ont fait ces choses avant vous, que « la perfection ne consiste pas à faire de grandes choses mais à bien faire ce que l'on fait. »

Si vous ne perdez pas de vue cette pensée si chrétienne et si sage, vous vaincrez plus facilement les ennuis et les regrets qui

assombrissent l'âme à certains jours ; vous serez plus heureuses et plus aimables, parce que la vertu procure du bonheur pour soi et pour les autres en débarrassant de la recherche de soi-même.

Il y aurait d'autres leçons à tirer de cette histoire admirable de la sœur Sainte-Madeleine, mes petites amies ; mais j'ai cru bon aujourd'hui de concentrer votre attention sur l'importance accordée aux petites choses par une femme qui a donné une longue vie et de grands talents à l'éducation des jeunes filles.

Elle connaissait si bien les besoins des âmes !

La sœur Sainte-Madeleine mourut le 7 janvier 1869, à l'âge de 77 ans. C'est donc un modèle très rapproché de nous.

11 novembre 1915.

XIX

La Mère Gamelin

Je vous disais, l'autre jour, que nous nous entretiendrions bientôt de Mme Gamelin, fondatrice des Sœurs de Charité de la Providence. C'est ce soir que je mets ma promesse à exécution.

Il y a beaucoup de ressemblance, mes enfants, entre Mme Gamelin et Mme d'Youville. Relisez plutôt l'histoire de Mme d'Youville et vous verrez. Vous ne l'avez jamais lue cette histoire de Mme d'Youville, me dites-vous. Est-ce que vous ne vous souvenez pas au moins de notre causerie d'il y a un mois?

Comment s'appelait Mme Gamelin quand elle était jeune fille?.... *Emmélie Tavernier.* Retenez bien ce nom-là.

Emmélie Tavernier naquit à Montréal le 19 février 1800. Son père était Antoine Tavernier, et sa mère Josephte Maurice.

La petite Emmélie que le bon Dieu destinait à des œuvres de prédilection, dès sa plus tendre enfance se montra bonne, généreuse. A quatre ans, elle essayait déjà d'aider sa mère. « Va te reposer, disait-elle, je vais te remplacer. » Vous voyez que la future Mère Gamelin n'a pas grandi dans l'oisiveté, à la façon de ces fillettes que leurs mamans traitent comme des poupées jusqu'à l'âge de quinze ans. Ce n'est pas avec des poupées, mes chères enfants, qu'on fait des religieuses, ni de vraies femmes chrétiennes.

Mme Tavernier apprit de bonne heure à son enfant à aimer les pauvres. C'était une grande jouissance pour la petite Emmélie de faire l'aumône. Afin de pouvoir donner plus abondamment, elle se privait volontiers des petites douceurs qui lui étaient destinées. Aussi je vous assure que ses parents avaient du bonheur à la voir grandir.

Hélas! mes chères enfants, à quatre ans Emmélie perdit sa mère. Elle commençait bien jeune l'apprentissage de la douleur. Madame Joseph Perreault, sa tante, lui servit

de seconde mère. Cette excellente chrétienne était bien digne assurément de protéger et de cultiver la fillette qui devait être un jour la fondatrice des Sœurs de Charité de la Providence.

Quelques années plus tard, Emmélie Tavernier était élève des Sœurs de la Congrégation Notre-Dame, à Montréal. De cette vie du pensionnat, la Mère Gamelin garda toujours le meilleur souvenir, et celles qu'elle se plaisait à appeler « ses mères » ne cessèrent de lui témoigner leur attachement.

A dix-huit ans, Emmélie allait au secours de son frère, François Tavernier, devenu veuf. Quel beau modèle alors de jeune fille chrétienne elle était ! Maîtresse de maison chez son frère, elle trouve le moyen d'assister à la sainte messe tous les matins; chaque jour elle va visiter les pauvres. Et les pauvres n'attendent pas toujours sa visite pour profiter de sa charité.

Elle dirigea la maison de son frère pendant près d'un an.

Peu de temps après cela, Emmélie est à Québec. Mme Leblond, sa cousine, veut à son

tour l'avoir chez elle. Aimable, gaie, le cœur débordant de la vraie charité, Mlle Tavernier apporte avec elle la lumière et la joie. Soyez toujours, mes chères enfants, des porteuses de bonheur. Quelle belle mission pour une jeune fille!

Souvenez-vous toutefois que le vrai bonheur est un don du ciel, que vous ne l'aurez et le porterez aux autres qu'à la condition d'être des anges de pureté, de modestie, de réserve, de patience, au milieu du monde.

Emmélie Tavernier vit de près les plaisirs du monde et leur vanité; mais, Dieu merci, à travers ces dangers qu'elle ne chercha jamais, elle sut garder sa piété d'enfant et la candeur de son âme. A Québec, on l'invitait à toutes les soirées mondaines.... « Cependant, écrivait-elle, j'ai fait la promesse de ne point danser, et j'espère la tenir tout l'hiver. » Puis elle comptait sur la protection divine. Chaque matin, autant que possible, elle assistait à la sainte messe. Elle n'était pas de ces jeunes filles qui veillent jusqu'à minuit, et qui le matin se sentent

trop faibles pour aller à l'église. Mlle Tavernier savait aussi que le sens de l'honneur tout seul constitue une barrière bien fragile en face des assauts du démon.

En 1822, Emmélie revint à Montréal auprès de sa tante Mme Perreault. Cette tante qu'elle aimait de tout son cœur, elle la vit mourir quelques mois seulement après son retour. (1) Quel deuil ! Les grands cœurs, mes enfants, savent beaucoup aimer, mais aussi comme ils peuvent souffrir ! La vénérable Mère Gamelin souffrit beaucoup durant sa vie.

En 1823, Mlle Tavernier avait vingt-trois ans. Elle s'y entendait dans les soins du ménage, et savait administrer une maison avec économie ; on disait d'elle depuis longtemps que c'était une personne accomplie. Toujours pieuse, toujours modeste, en 1822 elle écrivait à Mme Nowlan : « Je me ferai religieuse à l'automne. » Et cependant..... ça va peut-être vous surprendre, le 4 juin 1823, au pied des saints autels, dans l'église Notre-Dame de Montréal, Mlle Tavernier

(1) Mme Perreault mourut le 5 avril 1822.

épousait M. Jean-Baptiste Gamelin, « bourgeois » de Montréal. Dieu conduisait sa servante par des voies extraordinaires.

Plus heureuse que Mme d'Youville, Mme Gamelin avait trouvé un mari digne de partager avec elle les joies et les peines de la vie, capable aussi de comprendre sa grande charité pour les pauvres et les délaissés. Mais ce bonheur ne devait pas durer longtemps. En un peu plus de quatre ans, Mme Gamelin vit mourir trois enfants et son mari. Les bonheurs d'ici-bas, mes chères enfants, sont toujours courts.

Voulez-vous que je vous raconte un trait qui vous fera bien voir ce qu'il y avait de charité dans ces deux âmes de M. Gamelin et de son épouse ?

M. Gamelin, quelques années avant son mariage, avait pris sous ses soins un pauvre idiot du nom de Dodais. Voyant sa fin approcher, il dit à sa femme : « Prends soin de lui, en souvenir de moi et de mon amour. » Mme Gamelin accepta l'héritage comme un présent de Dieu. « Ceux qui ont vu ce pauvre idiot,

dit la chronique, attestent combien il était rebutant aux yeux de la nature. » Elle installa le pauvre malade, avec sa mère indigente, dans une petite maison attenante à son jardin. Mme Gamelin visitait souvent le fils et la



MADAME GAMELIN CONSOLANT
LE PAUVRE DODAIS

mère, et leur prodiguait les soins de la charité la plus délicate. Dieu, pour montrer combien cette bonne œuvre lui plaisait, permit que l'idiot recouvrât assez de lucidité avant de mourir pour dire une parole de reconnais-

sance. « Madame, dit-il, je vous remercie de toutes vos bontés pour moi. Je vais mourir, je m'en vais au ciel; je prierai pour vous. » Puis montrant de sa main amaigrie sa mère, il dit: « C'est ma mère. »

Est-ce que ce trait n'est pas touchant, mes chères enfants? Je voudrais avoir le temps de vous raconter au long la vie de la bonne Mère Gamelin. C'est un tissu de charité.

Qui nous dira les souffrances de Mme Gamelin après la mort de son mari? Le cœur broyé par la douleur, c'est au pied de la croix qu'elle alla chercher des forces et des lumières; c'est au pied de la croix qu'elle se sentit plus que jamais poussée vers les pauvres et les malheureux.

Mais Mme Gamelin, vous le devinez bien, s'efforçait de soulager la misère partout où elle pouvait l'atteindre.

En 1832 et en 1834, l'épidémie du choléra sème la désolation et la mort à Montréal. Mme Gamelin vole au secours des malades, des mourants; elle recueille les victimes de l'épidémie. En 1837, comme un rayon de

soleil, elle va jusqu'aux cellules des pauvres prisonniers politiques ; elle prie avec eux et met dans leurs âmes les douceurs de la résignation chrétienne.

Puis à d'autres cœurs nobles et généreux, elle communique sa charité.

Ce furent les vieilles pauvres de Montréal qui attirèrent plus particulièrement son attention. Cette œuvre des vieilles, qui devait grandir si merveilleusement et devenir le point de départ de tant d'autres œuvres, fut toujours son œuvre de prédilection.

Le 4 mars 1828, elle ouvre un refuge aux plus malheureuses dans une maison située à l'angle sud-ouest des rues Saint-Laurent et Sainte-Catherine.

En 1831, ses protégées sont transférées dans une maison de la rue Saint-Philippe. Bientôt cet asile ne suffit plus. M. Olivier Berthelet, dont le nom est mêlé à toutes les bonnes œuvres de son temps, donne la « Maison jaune » à Mme Gamelin.

Savez-vous ce que c'était que la « Maison jaune » ? Vous ne le savez pas. D'abord

c'était une maison jaune ; ensuite elle occupait l'angle sud-ouest des rues Sainte-Catherine et Saint-Christophe. (1)

Si vous montez, un jour ou l'autre, dans le tramway de la rue Sainte-Catherine, n'oubliez pas ce détail d'histoire, en passant à l'angle de la rue Saint-Christophe. Mais si vous ne demeurez pas à Montréal, ne faites pas un voyage exprès pour monter dans le tramway de la rue Sainte-Catherine.... Une fois réparée, la « Maison jaune » eut l'honneur de recevoir les vingt-quatre vieilles du refuge de la rue Saint-Philippe. Vous aimeriez à savoir en quelle année ces choses-là se passaient? C'était en 1836.

Mais je parle depuis longtemps, et nous n'avons pas encore vu apparaître les Sœurs de la Providence. Il faut avouer toutefois

(1) La rue Saint-Christophe n'était pas encore ouverte à cette époque et la nouvelle maison de Mme Gamelin n'était séparée de la rue Saint-Hubert que par un terrain vague ; de là, l'habitude longtemps conservée de localiser la Maison jaune : coin des rues Sainte-Catherine et Saint-Hubert.

que nous avons au moins une idée de ce que sera la belle communauté de la Mère Gamelin.

Prenez patience, je vais me hâter.

Le 8 octobre 1843, mes chères enfants, Mme Gamelin, que Notre-Seigneur avait préparée magnifiquement à sa sublime mission de fondatrice, quittait l'habit du monde pour revêtir l'humble livrée des Sœurs de la Providence. C'était un grand sacrifice ajouté à d'autres pour celle qui venait de s'éloigner à jamais de ses parents et de ses amies. Mais retenez bien ces paroles de Mme Gamelin; elles vous expliqueront bien des choses: « Je ne comprends pas que l'on puisse hésiter devant un sacrifice, après avoir contemplé les souffrances d'un Homme-Dieu, et les douleurs d'une Mère vierge. » Quand des paroles comme celles-là viennent d'un cœur sincère, est-ce qu'on ne peut pas se rendre jusqu'au calvaire?

Par un mandement du 29 mars 1844, Mgr Bourget, évêque de Montréal, érigeait canoniquement l'*Asile de la Providence*, et le 30 mars, la Mère Gamelin était élue supérieure.

C'est ainsi, mes chères enfants, que cette héroïne de la charité était devenue, sans trop

le savoir, la fondatrice de cette vaste communauté qui fait aujourd'hui l'honneur de l'Église et de la Patrie canadienne.

Et depuis ces jours bénis qui éclairèrent le berceau de la Providence, que d'œuvres nos Sœurs de Charité ont entreprises, que d'épreuves elles ont subies !

Dans les moments difficiles, les embarras financiers, savez-vous, mes enfants, comment la Mère Gamelin s'y prenait pour calmer les inquiétudes, pour sortir des impasses ? Elle priait avec ses sœurs, avec ses vieilles, elle chantait. Elles ont chanté souvent, les sœurs et les vieilles, ce beau cantique qui fit des miracles :

O douce Providence
Dont les divines mains
Sur nous en abondance
Répandent tous les biens !
Qui pourrait méconnaître
L'auteur de ces présents,
Et ne pas se remettre
Entre ses bras puissants ?



La Mère Gamelin et ses pauvres

Il y a plusieurs strophes toutes plus belles les unes que les autres. Vous connaissez, sans doute, depuis longtemps ce cantique.

Mais le chant par excellence des Sœurs de la Providence c'était, comme aujourd'hui, le *Stabat Mater*. « Chantez, leur disait Mgr Bourget, chantez, soyez les colombes gémissantes du sanctuaire. Que votre hymne favorite soit le *Stabat Mater*. »

Pourquoi le chant du *Stabat Mater ?* « Pénétrez-vous de cette vérité, disait encore Mgr Bourget aux filles de la Mère Gamelin, que c'est au pied de la croix et dans le cœur de Notre-Dame des Sept Douleurs que vous êtes nées à la vie religieuse. »

Ah ! que de choses j'aurais à vous dire ce soir !

Ce m'eût été agréable de vous parler de l'humilité, de la belle simplicité de la Mère Gamelin, de ses souffrances morales endurées dans le calme, sous le regard de Notre-Seigneur portant sa croix, sous le regard de Marie désolée. Je voulais vous dire aussi que

la piété très vive de la Mère Gamelin s'alimentait surtout dans l'Eucharistie et l'oraison.

Et puis, je suis loin d'avoir fait connaître à mon goût les actes héroïques du début de la communauté de la Mère Gamelin. Les Sœurs de la Providence, mes enfants, étaient alors plus pauvres que les familles pauvres qu'elles visitaient. Il ne faut pas que j'oublie non plus de vous dire que dès 1847 on les voit à la Pointe-Saint-Charles auprès des pauvres Irlandais malades du typhus. En 1849, elles sont au chevet des cholériques, à Montréal. Elles tombent victimes de leur dévouement, mais la vue de celles qui meurent n'est qu'un stimulant pour le zèle inlassable de celles qui restent.

Cette charité surnaturelle, les Sœurs de la Providence l'auront auprès des vieillards, des orphelins, des malades, des malheureux de toutes sortes, partout et toujours.

Quelle belle œuvre que celle de la révérende Mère Gamelin !

XX

La Mère Caron

Comment s'appelait la vénérable Mère Gamelin lorsqu'elle était jeune fille?— Emmélie.—Emmélie...qui? Marie-Jeanne, là-bas, le savez-vous?—Emmélie Tavernier.—Très bien! Une autre fois, ne soyez pas aussi timide, chère enfant.

Emmélie, c'est un beau nom, un nom de sainte. Ce n'est pas simplement un nom inventé par les romanciers, un de ces noms qui constituent une infirmité pour les pauvres jeunes filles qui les portent. Oui, sainte Emmélie fut la mère de saint Basile le Grand, qui eut pour frères saint Grégoire de Nysse et saint Pierre de Sébaste, et pour sœur sainte Macrine.

Donc la Mère Gamelin s'appelait Emmélie Tavernier quand elle était une fillette de votre âge.

Mais savez-vous que ce nom d'*Emmélie* est un nom privilégié chez les Sœurs de la

Providence ? Il fut porté par la première supérieure générale, comme nous l'avons vu la semaine dernière. Il fut porté aussi, mes enfants, par la seconde supérieure générale de la Providence, par la vénérée Mère Caron qui s'appela Emmélie Caron. C'est un petit détail qui n'est pas sans intérêt, n'est-ce pas? La Mère Caron eût pu, sans doute, être une sainte religieuse sans s'appeler Emmélie, mais j'aime mieux qu'elle ne se soit pas appelée Clarinettina, ou quelque chose comme ça. Vous autres? ....



LA MÈRE CARON
1808-1888

Emmélie Caron naquit à Saint-Antoine-de-la-Rivière-du-Loup, on dirait aujourd'hui à Louiseville, dans la concession du Petit-Bois. Son père, Antoine Caron, et sa mère, Marie-Josephte Langlois, étaient d'honnêtes cultivateurs, bons chrétiens dans la force du mot.

La famille Caron n'était pas riche en écus, mais elle possédait les trésors de l'honneur et de la vertu. Cherchez surtout, mes enfants, les *millions* de l'honneur et de la vertu. Ça vaut mieux que des monceaux d'or.

La petite Emmélie n'alla pas au couvent, mais elle reçut une éducation soignée et une solide instruction, dans sa paroisse, à l'école de Mlle Burroughs, fervente convertie. Il paraît même que la Mère Caron, sans jamais chercher les mots rares, sut toujours parler et écrire avec une parfaite distinction.

Quand Emmélie fut devenue une grande fille, elle songea bien à autre chose qu'à porter de belles robes et à se pavaner. Savez-vous ce qu'elle faisait alors pour aider sa famille? Elle tressait de la paille, quand elle n'était pas occupée à d'autres besognes plus ou moins pénibles.

A vingt ans, Emmélie quitta le toit paternel pour devenir institutrice. Ah! quelle bonne maîtresse d'école elle a été! Elle aimait à faire la classe, surtout parce qu'elle trouvait

là un moyen d'apostolat. Elle savait que les maîtresses d'école qui s'acquittent dignement de leurs fonctions sont véritablement des secondes mères pour leurs élèves. Avec quel zèle, quelle patience, elle enseignait le catéchisme, la grammaire, l'arithmétique! Comme elle était bonne pour ses enfants; comme elle s'occupait à façonner leur âme pour la plus grande gloire de Dieu!

Et puis, Mlle Caron possédait l'estime, la vénération même de toutes les personnes qui la connaissaient. Elle recevait des confidences, donnait des conseils; elle priait avec ses enfants pour les malades, les affligés. Quoique pauvre, elle ne manquait pas de faire l'aumône largement. Et l'incomparable maîtresse d'école fut la même toujours: à Saint-Vincent-de-Paul, à Saint-Martin et à Saint-Esprit.

Pouvait-elle se mieux préparer à la vie religieuse? Aussi, mes chères enfants, vous ne serez pas étonnées si je vous dis que Mlle Caron fut au nombre des premières compagnes de Mme Gamelin quand sonna l'heure de la fondation de la Providence. Le 25 mars

1843, Mlle Emmélie Caron revêtait le saint habit à la *Maison jaune.* Vous vous souvenez de la *Maison jaune*?

Vous ne doutez pas qu'elle fut admirable durant son noviciat. Avec toute l'énergie de sa foi vive, de son abnégation décidée à tous les sacrifices, elle prit sa croix pour suivre Jésus. Le souvenir de ces jours déjà lointains où la sœur Caron édifiait ses compagnes, n'est pas perdu à la Providence. Que de belles paroles tombées de ses lèvres de novice fervente ont été conservées! Voulez-vous que je vous en cite quelques-unes? Écoutez: « C'est toucher à la prunelle des yeux de Notre-Seigneur que de parler contre ses ministres... — Je me rappelle l'enfer, et cette pensée me donne la force de me surmonter. A la vue de cet antre de feu, rien ne me paraît plus difficile; j'arrache à la lâche nature les plus grands sacrifices. »

C'est le 29 mars 1844 qu'eut lieu la première profession de la Providence. Vous aimeriez peut-être à connaître les noms des premières Sœurs de la Providence. Après

tout c'est une curiosité bien légitime. Voici : Emmélie Gamelin, Madeleine Durand, Emmélie Caron, Agathe Séné, Marguerite Thibodeau, Justine Michon, Victoire Larocque. Les avez-vous comptées ? Elles étaient sept.

Le 30 mars, le lendemain de la profession, la sœur Caron était élue dépositaire. Remarquez, mes enfants, que Mlle Caron avait fait son entrée au couvent à trente-cinq ans. Cet âge ne va pas sans une certaine expérience de la vie, et la sœur Caron qui avait reçu du ciel les talents les plus variés, et qui voyait clair, ne pouvait manquer de rendre de grands services au poste qu'on venait de lui confier. Ajoutez à cela la belle vertu de charité qui ne gâte rien, et qu'elle possédait à un degré si élevé. Aussi la « femme d'affaires » de la Providence gagna l'estime et les sympathies de tout le monde, en même temps qu'elle fit prospérer sa maison.

En 1849, les Sœurs de la Providence allaient s'établir à Sainte-Élisabeth-de-Joliette, avec la sœur Caron comme supérieure. Cette maison de Sainte-Élisabeth, ce ne sera

pas seulement une école, ce sera bientôt le refuge des pauvres les plus misérables. « Mes sœurs, disait-elle, n'oublions pas que les pauvres sont nos maîtres et nos seigneurs, et que nous, nous sommes leurs servantes. »

Ça me rappelle, mes enfants, un trait que j'ai oublié de vous rapporter la semaine dernière, au sujet de la Mère Gamelin. La vénérable fondatrice avait, comme vous le savez, pour ses vieilles et ses infirmes le plus grand respect. Une novice, en parlant d'une des infirmes, avait dit « la vieille une telle. » — « Ne pouvez-vous pas, reprit immédiatement la Mère Gamelin, dire madame une telle ? » Et la novice s'étant agenouillée pour demander une pénitence : « Allez à la chapelle, lui dit-elle, demander pardon à Notre-Seigneur, car c'est lui que vous avez offensé dans la personne de cette pauvre. »

Mes enfants, vous aurez beaucoup de respect, n'est-ce pas, pour les pauvres, les infirmes ?

La Mère Caron fut deux ans supérieure à Sainte-Élisabeth. Elle fut aussi supérieure

ailleurs. Mais quand elle quitta Sainte-Élisabeth, elle devint supérieure générale. Cette charge, elle l'occupa une première fois de 1851 à 1858, une seconde fois de 1872 à 1878.

A ce poste éminent de supérieure générale, comme à d'autres plus modestes, la Mère Caron fut avant tout sœur de charité.

En 1851, l'œuvre merveilleuse des Sourdes-Muettes est fondée.

Quel dévouement, lors de l'incendie du 8 juillet 1852, à Montréal !

En 1854, plus rapide et plus meurtrière que l'incendie, une épidémie de choléra passe sur Montréal. La Mère Caron et ses sœurs, jour et nuit, soignent les malades, ensevelissent les morts, exhortent les vivants.

Afin que la charité du Christ se répande au loin, les filles de la Mère Gamelin ouvrent des maisons à Vancouver, au Chili.

L'institut des Sœurs de la Providence, comme un arbre géant, pousse rapidement en étendant ses rameaux protecteurs sur toutes

les misères humaines. Les vieillards, les infirmes, les orphelins, les aliénés, toutes, toutes les misères sont là.

Et la Mère Caron, qu'elle soit supérieure générale, assistante générale, supérieure de mission ou simplement en retraite, ne cesse de stimuler le zèle apostolique de ses sœurs, par ses bons conseils, ses bons exemples, sa profonde humilité.

Que de traits je pourrais vous citer si je n'avais pas parlé si longtemps déjà.

« Mes sœurs, disait-elle, renoncez à votre propre jugement. Considérez-vous comme le balai de la maison qu'on rejette dans un coin après qu'il a rempli son office. » Et ces conseils, elle commençait par les vivre elle-même.

C'était une maîtresse cuisinière, une ménagère remarquable; sans y penser, il y a plus de cinquante ans, elle donna des cours d'enseignement ménager. Après tout cela, il lui arrivait de dire: « Apprenez pourtant, mes petites sœurs, que j'ignore beaucoup plus que je n'en sais sur cette matière. »

Aussi je vous assure que Mgr Bourget, le saint évêque qui a si bien mis son esprit dans l'institut de la Providence, Mgr Bourget, comme au reste beaucoup d'autres personnages éminents, estimait au plus haut point la Mère Caron. Il y a tant de grandeur dans la vraie humilité !

Avant de vous quitter, je ne puis m'empêcher de vous dire encore un mot de la charité de cette vénérable Mère.

C'était une passion pour elle de donner. « Un jour, raconte son biographe, qu'elle était sortie avec une jeune sœur, celle-ci crut voir que la Mère Caron portait des bas blancs, mais en prêtant davantage attention elle constata que la bonne Mère allait pieds nus dans ses vieilles savates. » Ses bas, vous devinez ce qu'elle en avait fait, elle qui donnait tout. Le bon Dieu, vous le devinez aussi, aimait cette charité. Un jour elle avait donné sa couverture de laine à une pauvre femme, le lendemain elle reçut cinquante couvertures. Le grand bonheur de ses derniers jours était de donner quelque chose à ses chères vieilles.

Et puis, comme elle pratiqua toujours, du commencement de sa vie jusqu'à la fin, la belle simplicité, vertu chère à Mgr Bourget, à la Mère Gamelin, à tous les saints! Mais je m'arrête.

Celle qui fut si bonne, si charitable, si simple, si remplie de confiance en Dieu, comme elle vit venir la mort avec confiance.

Elle avait quatre-vingts ans, quand, munie des sacrements de l'Église, elle s'endormit dans le Seigneur, le 13 août 1888.

Une sainte religieuse et une grande amie des pauvres venait de disparaître.

Bonsoir, mes enfants.

XXI

Abnégation religieuse et patriotique

Dieu merci, il y a encore des héroïnes chez nous. C'est vrai qu'en bien des milieux la dissipation, la légèreté, la mollesse ont fait du mal; c'est vrai de même que ce mal s'aggrave tous les jours, lentement et sûrement. Mais il nous reste, mes petites amies, aimons à le dire, des trésors d'énergies et de vertus qui ne sont pas prêts de s'épuiser. Et pour s'en convaincre il suffit de regarder autour de soi. Regardez bien autour de vous: à l'école de celles que le mal n'a pas atteintes, apprenez à être et à demeurer des jeunes filles, des femmes de devoir.

Vous êtes encore trop jeunes pour tout voir et tout deviner. Vous ne pouvez connaitre, par exemple, ce qu'il y a parfois de dévouement héroïque, de beauté morale, dans l'existence de cette employée de bureau, de magasin, de manifacture qui s'est oubliée complètement elle-même pour soutenir sa

vieille mère, des orphelins peut-être. Vous ne saurez que plus tard ce qu'il faut de courage à certaines femmes, à votre mère, pour ne pas succomber sous le poids du devoir.

Et puis, dans ces cloîtres, ces couvents, ces maisons de charité, songez-vous à ce que le dévouement inspiré par l'amour et l'abnégation opère de merveilles? Alors que les mondaines passent leurs nuits au bal, au théâtre et dépensent leurs forces au service des vanités coupables, là-bas, dans une petite chapelle, sous l'œil du Maître qui veille sur le monde, des femmes prient et chantent, elles remercient le ciel qui fait pleuvoir ses grâces, et demandent pardon pour les péchés des hommes. Pendant que des mères, indignes de leur nom, attachent plus d'importance à leur toilette extravagante et scandaleuse qu'à l'éducation chrétienne de leurs enfants, d'autres femmes qui ont renoncé aux amours de la terre, donnent leur intelligence, leur cœur, leur vie pour former chrétiennement l'enfance et la jeunesse que le Sauveur aima toujours d'un amour de prédilection. Lorsque des superbes à l'âme de glace s'enfuient à

l'approche de la misère et jettent au pauvre un regard de mépris, des femmes qui ont connu les douceurs et les délicatesses de l'aisance, librement et avec bonheur, dans les hospices, dans les hôpitaux, se penchent sur des plaies affreuses et répugnantes, se font les mères des délaissés, pour l'amour de Dieu. De ces religieuses de chez nous, il y en a partout, jusque sur les côtes d'Afrique, au Japon et en Chine.

Des héroïnes, mes petites amies, la presse vient de nous en signaler encore sur ce champ de bataille qui s'appelle l'Ontario. Calmes et tranquilles, elles s'acquittaient simplement de leur devoir d'institutrices canadiennes-françaises, quand des fanatiques les ont forcées à faire l'un de ces gestes qui commandent l'admiration. « Trahissez, leur dirent les barbares ontariens qui voulaient faire disparaître le français des écoles, et vous continuerez de gagner votre pain en faisant des Anglais de vos petits frères, de vos petites sœurs. » Et ces institutrices canadiennes-françaises répondirent : « Nous sommes pauvres, mais nous ne travaillons pas uniquement pour l'argent,

nous ne sommes pas de la race des lâches et des traîtres. » Voici les noms de quelques-unes de ces héroïnes, mes petites amies : Mesdemoiselles Desloges, Mesdemoiselles M. L. Roque, Juliette Roy, M. A. Barrette. Écrivez ces noms dans vos calepins, et souvenez-vous, en les relisant, qu'il faut être fier de sa langue, et la défendre au prix même des plus grands sacrifices.

Vous voyez bien que les beaux modèles ne vous manquent pas.

25 novembre 1915.

XXII

Une apotre de la souffrance

Il y a quelques mois, je faisais passer devant vous la douce figure de la vénérable Hospitalière de Québec, Marie-Catherine de Saint-Augustin, et je vous disais que, dans la solitude de son couvent, sans jamais sortir de

ses humbles fonctions de tous les jours, elle avait exercé une merveilleuse influence sur les destinées de la Nouvelle-France.

Cette influence, mes petites amies, vous le savez déjà, ne fut pas le résultat d'interventions discrètes auprès de ceux qui détenaient le pouvoir, ou d'intrigues savamment combinées dans le silence du cloître ; non, cette influence, la sainte l'exerça simplement en souffrant dans son corps et surtout dans son âme pour le salut du peuple.

Marie-Catherine de Saint-Augustin fut l'apôtre de la souffrance, la victime offerte en holocauste pour les péchés de la Nouvelle-France. Pendant seize longues années elle endura les tourments du martyre. Que de fois elle désarma le courroux du Seigneur prêt à frapper !

En ce temps-là, le commerce de l'eau-de-vie avec les sauvages fit commettre beaucoup de péchés. Mgr de Laval, les prêtres et les citoyens bien pensants s'efforçaient d'entraver le mal, en travaillant à supprimer le com-

merce de la boisson ; mais il ne manquait pas de gens, même parmi les gouvernants, pour désobéir à l'évêque et faire passer les intérêts de la terre avant ceux du ciel. On soutenait, bien à tort, que la prohibition des liqueurs enivrantes ruinerait le commerce de la Nouvelle-France, et l'on ne voulait pas tenir compte des âmes perdues par l'eau-de-vie. C'était une aberration très grave des idées chrétiennes.

Aussi bien le bon Dieu s'irrita et résolut de faire sentir la pesanteur de son bras vengeur. Alors Marie-Catherine de Saint-Augustin, prévenue par une vision de ce qui devait arriver, supplia le Seigneur d'avoir pitié de la Nouvelle-France, et de l'accepter, elle, en holocauste pour sauver la patrie. Son sacrifice fut accepté mais le Seigneur manifesta quand même sa puissance, tout en adoucissant la violence du châtiment.

Le 5 février 1663, dans la soirée, il se produisit par tout le Canada un tremblement de terre prodigieux. Les murailles et les maisons se balançaient, les cloches sonnaient

d'elles-mêmes, la terre bondissait. Les secousses de ce tremblement de terre se répétèrent très souvent pendant les cinq ou six mois qui suivirent. Chose remarquable et qui atteste que la sainte hospitalière avait été entendue, cet affreux cataclysme ne causa pas une seule perte de vie. Du reste, les confessionnaux furent encombrés, et de nombreuses conversions s'opérèrent. Mais qui saura jamais ce que Marie-Catherine de Saint-Augustin souffrit pour expier les crimes commis à l'occasion de la traite de l'eau-de-vie et de la désobéissance à l'autorité religieuse ?

Priez bien, mes enfants, pour que le commerce de la boisson et ses tristes conséquences disparaissent de chez nous ; demandez à Dieu qu'il ait pitié de nous.

Faites-vous les apôtres de la prière, un peu aussi de la souffrance, pour nous sauver.

2 décembre 1915.

XXIII

La Mère Marie-Rose

Je vous avais dit, la semaine dernière, mes petites amies, que je reviendrais peut-être causer un peu. Vous voyez que je tiens parole.

Cette semaine de qui voulez-vous que je vous parle ? Vous connaissez déjà la plupart des femmes qui ont laissé un nom dans l'histoire canadienne-française, mais vous ne les connaissez pas toutes. Du reste, je n'ai pas la prétention de vous les faire connaître toutes, ce serait trop long pour des petites filles comme vous autres.

En y pensant je me dis, mes enfants, qu'un mot ce soir de la Mère Marie-Rose vous intéresserait peut-être. Je crois bien que je ne vous ai pas encore parlé de cette religieuse extraordinaire.

La Mère Marie-Rose fut la fondatrice de la congrégation des Saints Noms de Jésus et

de Marie. Avez-vous déjà vu les beaux couvents d'Hochelaga et d'Outremont? Ce sont les filles spirituelles de la révérende Mère Marie-Rose qui en sont les maîtresses.



La Mère Marie-Rose
1811-1849

Celle dont je veux causer avec vous s'appelait dans le monde, avant son entrée dans la vie religieuse, Eulalie Durocher. Elle naquit à Saint-Antoine-sur-Richelieu, le 6 octobre 1811. Sa famille, comme la vôtre, était bonne, simple, franchement chrétienne ; c'est ordinairement dans les familles qui aiment bien le bon Dieu que germent les vocations choisies, souvenez-vous-en, mes petites amies. Et puis la famille Durocher n'était pas sans un passé glorieux. Deux de ses membres avaient siégé au Parlement à l'époque glorieuse de la constitution de 1791 ; l'un des ancêtres fut au nombre des seize braves qui accompagnèrent Dollard des Ormeaux au Long-Sault. Vous savez que les

braves du Long-Sault en se battant contre les Iroquois ont sauvé la colonie, et nous ont laissé le souvenir du plus beau fait d'armes qui ait jamais peut-être illustré l'histoire profane. Mais ce n'est pas tout. Le père d'Eulalie était le fils d'un soldat de Montcalm à Carillon. Ce fut une belle victoire que celle de Carillon pour nous. Nous étions 3,600, mes petites amies, et l'armée anglaise s'élevait à 16,000 hommes. Ils étaient braves nos pères, et les Anglais les craignaient avec raison.

Mais cette belle histoire de famille serait peu de chose sans les vertus qui distinguaient les Durocher.

Eulalie allait avoir dix ans quand elle fut envoyée au couvent de Saint-Denis. C'est là, sous la direction des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, qu'elle se prépara à sa première communion. Quelle fête que le jour de la première communion, mes petites amies !

A douze ans, la jeune pensionnaire retournait dans sa famille où elle s'adonna aux travaux et aux soins du ménage. C'est bien

important, je vous l'assure, d'apprendre de bonne heure le grand art de tenir une maison. Ne soyez pas de ces espèces de pimbêches qui craignent d'abaisser leur dignité en vaquant aux soins du ménage, en confectionnant elles-mêmes leurs robes et leurs chapeaux.

Mais Eulalie redevenait bientôt élève des Sœurs de la Congrégation, à Montréal. Jeune fille modèle, elle était l'édification de ses compagnes et la consolation de ses maîtresses, lorsque la maladie la contraignit de laisser le couvent. Cette première épreuve devait être suivie d'une plus pénible encore : Eulalie perdit sa mère. La croix prépare à de grandes choses parfois, mes petites amies, quand elle pèse lourdement sur de jeunes épaules. Une nouvelle tentative du côté de l'Hôpital Général de Québec ne fut pas plus heureuse que la précédente. Et puis tour à tour maîtresse de maison auprès de son vieux père, gouvernante de presbytère chez son frère, elle se prépare sans le savoir, dans le recueillement, la prière, la charité et le travail, à sa sublime vocation de fondatrice.

Dans le calme du presbytère, dans le silence des heures passées devant le tabernacle, une pensée poursuivait Eulalie, celle de fournir aux enfants, à la jeunesse de son pays, une culture plus soignée de l'intelligence et du cœur que celle qui se donnait alors généralement. Les écoles, les maîtres et les maîtresses étaient si rares en ce temps-là ! Après bien des contrariétés, des épreuves multiples, après avoir pris conseil de son directeur, avec la haute approbation de Mgr Bourget, évêque de Montréal, Mlle Durocher devenait novice religieuse dans un futur couvent, le 28 octobre 1843. Elle venait, avec deux compagnes, de jeter, à Longueil, les fondements de la communauté des Saints Noms de Jésus et de Marie. Puis se succédèrent devant Dieu le postulat, la prise d'habit, la profession religieuse qui eut lieu le 6 décembre 1844.

Qui nous dira, mes petites amies, toutes les privations endurées par ces fondatrices? Mais redire ces choses serait refaire l'histoire de toutes les grandes œuvres à leur début. N'importe, la sœur Marie-Rose et ses com-

pagnes, les sœurs Marie-Agnès et Marie-Madeleine, étaient devenues rapidement des éducatrices très habiles.

La grande œuvre de l'éducation ne demande pas seulement beaucoup de dévouement, elle demande aussi la science des choses enseignées et la science pédagogique. Vous ne savez pas toujours assez, mes petites amies, toute la peine que se donnent vos maîtresses pour faire de vous des fillettes instruites, chrétiennes et bien élevées. Après avoir étudié sérieusement les principes de la pédagogie, la bonne Mère Marie-Rose prit pour modèle dans l'art de former les jeunes filles, Mme de Maintenon, la grande éducatrice du siècle de Louis XIV. Ah ! mes petites amies, connaissez-vous Mme de Maintenon? C'est elle qui disait aux jeunes filles de *Saint-Cyr :* « Il vous sera très avantageux d'avoir été élevées un peu durement. » Puis craignant pour elles la vanité qui fait perdre la tête, elle leur faisait jouer *Athalie*, mais à huis-clos, et sans costumes, ni décors. Mme de Maintenon était aussi d'avis qu'il faut mettre l'accessoire après le principal en éducation comme ailleurs.

Mais je m'aperçois que je vous tiens longtemps ce soir.

La Mère Marie-Rose mourut le 6 octobre 1849. Elle était encore bien jeune puisqu'elle était née le 6 octobre 1811. Mais devant Dieu elle avait parcouru une longue carrière, parce que chacun de ses pas avait compté pour le ciel. Et puis elle pouvait partir, sa congrégation était déjà dans les voies de la prospérité.

Est-ce que je reviendrai?

XXIV

La Mère de la Nativité

Comme elles sont belles et variées, mes petites amies, les œuvres de notre mère la sainte Église! Comme elles s'étendent à tous les besoins, à toutes les faiblesses, à toutes les infirmités!

Il y a bien des misères, pauvres petites, dont vous ne soupçonnez pas l'existence, et



La Mère
de la Nativité
1811-1864

que vos âmes fraîches et blanches ne peuvent comprendre. C'est au soulagement de ces misères que la bonne Mère de la Nativité voulut consacrer une partie de sa vie.

Avant de quitter le siècle, elle s'appelait Marie-Rose Cadron. C'est le 27 février 1794, dans la paroisse de Lavaltrie, qu'elle vint au monde et reçut le baptême. Sous la garde de parents foncièrement chrétiens, elle grandit dans la pratique des plus douces vertus. « Ce fut visiblement, disait un jour Mgr Bourget, une enfant de prédilection par les grâces dont elle fut prévenue et par les vertus qu'elle pratiqua dès son enfance. » Obéissante, pieuse, appliquée au travail, on la regardait comme une enfant accomplie. Sa charité envers les indigents était admirable.

Pour la mieux préparer, semble-t-il, à la mission extraordinairement délicate et difficile que lui réservait la Providence, Dieu voulut

qu'elle connût la vie du monde avec ses sacrifices et ses dangers. Vous ne savez pas, vous autres, mes petites amies, ce qu'il y a de sacrifices et de dangers dans le monde.

Le 7 octobre 1811, Marie-Rose épousa Jean-Marie Jetté, un ami d'enfance. A partir de cette date, si elle compta des jours de bonheur, elle connut aussi des jours d'épreuves. Ruine de la fortune, deuils nombreux qui firent saigner son cœur, coups frappés au plus intime de son âme, rien ne lui fut épargné. Son mariage dura vingt-deux ans, et quand mourut le compagnon de sa vie, aussi bon époux qu'excellent père, elle avait été mère de onze enfants, dont six seulement parvinrent à l'âge mûr. Il y avait alors sept ans que la famille Jetté s'était établie à Montréal.

Les vertus qui s'étaient manifestées de bonne heure chez Marie-Rosalie n'avaient fait que s'accroître avec les années, et les grandes misères avaient plus que jamais le don d'exciter vivement la pitié dans son âme sensible et bonne. Mais, remarquez-le bien, mes petites amies, c'est surtout dans la prière que Mme Jetté trouvait le zèle, la force et la pru-

dence nécessaires à l'apôtre, l'amour surnaturel du prochain. Qu'elle aimait aussi la sainte Vierge!

Les œuvres charitables de cette pieuse femme étaient déjà bien nombreuses quand Mgr Bourget, évêque de Montréal, jeta les yeux sur elle pour lui confier les commencements de la grande œuvre de la Miséricorde. Mme Jetté avait alors cinquante ans. Son humilité fut alarmée. Le saint évêque insista. La sainte femme, bientôt convaincue que le désir du pasteur était l'expression de la volonté de Dieu, s'abandonna complètement à la disposition de la Providence. Il lui fallait quitter sa maison et les siens, s'exposer à la critique et aux injures du public; mais dès que la route du devoir fut bien ouverte devant ses pas, elle marcha confiante en Celui qui fortifie.

C'est dans une masure de Montréal, vieille, étroite, à demi-enfoncée dans la terre, située rue Saint-Simon, (cette rue est devenue aujourd'hui rue Saint-Georges,) que prit naissance l'œuvre de la Miséricorde.

Mme Jetté s'était installée dans sa nouvelle demeure, devenue l'hospice Sainte-

Pélagie, avec une seule pénitente. C'était en 1845. Le nombre des pénitentes devait s'accroître rapidement. Ces pauvres pécheresses, mes petites amies, avaient bien offensé le bon Dieu, et les hommes les méprisaient. Cependant vous savez que le cœur de Notre-Seigneur est infiniment miséricordieux, et qu'il pardonne à toutes les âmes sincèrement repentantes. Et c'était pour aider ces âmes à retourner vers Notre-Seigneur, comme pour ouvrir à d'autres les portes du ciel, qu'on venait de fonder l'œuvre de la Miséricorde.

Mme Jetté fut aidée dans cette œuvre par Mgr Bourget d'abord, puis ensuite par des âmes charitables qui sont la Providence des délaissés. M. Olivier Berthelet est en tête de la liste des protecteurs insignes de la Miséricorde.

Celle qui la première vint s'associer aux pénibles travaux de Mme Jetté fut Mme Raymond, femme vertueuse et charitable. D'autres devaient venir bientôt après elle.

Mes petites amies, je pourrais vous faire veiller tard, si je me mettais en frais de vous

faire connaître toutes les épreuves par lesquelles passa Mme Jetté; si je vous racontais seulement les déménagements de la Miséricorde. Mais nous allons piquer au plus court.

C'est le 26 juillet 1846 que s'ouvrit le noviciat de la Miséricorde, et c'est le Ier décembre de la même année qu'eut lieu la première vêture.

Avec le progrès de la petite communauté ne disparaissaient pas les privations. On manquait souvent du nécessaire. Du reste, quand il n'y avait qu'un bon morceau c'était pour les chères pénitentes.

Le 16 juillet 1848, en présence de Mgr Bourget, eut lieu la première profession religieuse de la Miséricorde.

Durant les six premières années de l'hospice Sainte-Pélagie, on avait reçu 436 pénitentes; à la fin de l'année 1858, on comptait 24 sœurs.

Mais savez-vous, mes petites amies, qu'est-ce qui faisait le grand succès de cette petite communauté dont l'œuvre principale était bien

celle du salut des âmes? Je vais vous le dire. C'était chez ces excellentes religieuses l'observance exacte des règles, la pratique généreuse des vertus religieuses, le support mutuel, le silence, sauvegarde des communautés, la charité fraternelle, l'abnégation et le sacrifice. Vous voyez là autant de sources de vie intérieure, de cette vie intérieure absolument nécessaire à l'épanouissement surnaturel des œuvres pieuses. Vous grandissez, et demain vous aurez la très légitime ambition de faire du bien autour de vous: n'oubliez pas que le Maître des cœurs c'est Dieu, et que c'est à Lui qu'il faut s'adresser d'abord pour les toucher. Et puis, mes petites amies, en tenant compte toujours des règles de la prudence, sachez que dans certains cas, il vaut mieux, pour convertir les pécheurs, s'en tenir exclusivement au bon exemple et à la prière.

Qui nous dira ce que la bonne Mère de la Nativité attira de bénédictions sur sa communauté naissante par son grand amour de Jésus, surtout de Jésus-Eucharistie? Elle passait ses instants de loisir à genoux devant le tabernacle. « L'annonce d'une communion

dilatait son cœur d'une telle joie que son visage se colorait, laissant ainsi paraître un rayon de feu qui embrasait son âme. »

Quand on aime ainsi le bon Dieu, on est capable de tout pour Lui, on sait tout souffrir pour son amour. Ah ! si vous saviez, mes petites amies, tout ce qu'a souffert la bonne Mère de la Nativité !....

C'est le 5 avril 1864 que s'endormit dans le Seigneur Mme Jetté, en religion, la Mère de la Nativité, fondatrice de la Miséricorde. Ses dernières paroles furent : « O mon Jésus ! »

Elle était à Jésus pour toujours.

XXV

La Mère Marie-Anne — Les Sœurs Dominicaines —Les Sœurs du Précieux-Sang.

C'est donc bien difficile, mes petites amies, de se taire quand on a commencé à parler des gloires de son pays ! Après tout, je crois que ce doit être l'un des cas où l'intempérance.... de langage est permise. Parlez souvent de notre belle histoire du Canada, de ces nobles femmes dont le souvenir doit orner votre mémoire, comme les chers portraits de famille ornent le salon de votre maman.

Asseyez-vous bien tranquillement au *Foyer.* Je n'ai pas besoin de vous recommander d'être sages, vous l'êtes toujours.

En quelle année fut fondé l'institut des Sœurs de Sainte-Anne? Allons! Personne ne répond. Personne. Ne rougissez pas trop vite de votre ignorance. En cela rien d'étonnant puisque vous n'avez peut-être jamais rencontré une Sœur de Sainte-Anne. Et puis, quand

même vous seriez élèves de ces éducatrices distinguées, vous n'êtes pas obligées d'avoir imprimées dans le cerveau toutes les dates de fondation des communautés de votre pays. C'est en 1850, à Vaudreuil, que l'institut des Sœurs de Sainte-Anne prit naissance. Il fut fondé par Mgr Ignace Bourget et Mlle Esther Sureau dite Blondin, de Terrebonne. Mlle Blondin devint la Mère Marie-Anne. Comme la Mère Saint-Joseph, de l'Assomption, comme la Mère Marie-Rose, des Saints Noms de Jésus et de Marie, la Mère Marie-Anne devint fondatrice sous la poussée de la charité. Les écoles étaient rares à cette époque, mais grâce à Dieu, les âmes d'apôtres ne firent pas défaut. Et si la science des maîtresses et des maîtres n'était pas toujours considérable, les élèves apprenaient, au moins, mes petites amies, à penser juste sur les choses du temps et de l'éternité. Aujourd'hui vos maîtresses continuent digne-



La Mère Marie-Anne
1809-1890

ment la tâche des anciennes, mais combien de fois leur travail est gâté dans vos cœurs par les vanités et les folies du siècle.

Vous avez l'air de me dire: c'est sérieux ce qu'on nous dit là, et c'est peut-être une leçon qu'on nous fait. Vous y penserez en vous mettant au lit, ce soir. En attendant, rappelons-nous que la communauté des Sœurs de Sainte-Anne comptait déjà, en 1853, vingt-deux religieuses. Cette même année, le 15 août, seize religieuses de Sainte-Anne allaient s'installer à Saint-Jacques-de-l'Achigan. La maison de Saint-Jacques fut la maison bénie par excellence. Les vocations s'y multiplièrent presque miraculeusement. Et savez-vous pourquoi, mes petites amies, nos commuautés religieuses se sont développées si rapidement? C'est parce que les fondatrices et les fondateurs possédaient la vie qui vient de la prière, de l'union à Dieu. La Mère Marie-Anne n'avait cherché sa puissance d'action et d'organisation qu'en Celui qui est la Force et la Sagesse.

Aussi bien, quel beau dévouement chez les Sœurs de Sainte-Anne! En 1858, elles s'en

vont à Vancouver; en 1888, elles fondent une mission sur la terre glacée de l'Alaska.

Dans de misérables logis, les sœurs missionnaires faisaient le catéchisme aux enfants des sauvages. Dans l'Alaska, une maison de 20 x 24 pieds fut la demeure des sœurs pendant vingt ans. Ce réduit était en bois non équarri, avec un toit de paille et de terre qui ne garantissait pas contre la pluie et le dégel. Ah ! mes chères petites amies, répétons-le, notre sainte religion opère de grandes merveilles. Dans l'histoire de nos missionnaires, il y a de quoi mettre en fuite tous les jouisseurs et toutes les jouisseuses de notre temps.

Gloire donc à la bonne Mère Marie-Anne, qui mourut en 1890, en laissant, pour perpétuer son œuvre, des couvents nombreux, des hôpitaux et des centaines de religieuses disséminées un peu partout au Canada et aux États-Unis.

La Mère Marie-Anne avait 81 ans quand elle retourna vers Dieu. Elle était née en 1809.

Vous avez les yeux bien clairs ce soir! Ça me donne la tentation de vous dire encore un mot. Avez-vous déjà vu des Sœurs Dominicaines de l'Enfant-Jésus? Si vous n'avez jamais vu de ces religieuses, qui portent le costume dominicain, vous pourriez combler cette lacune en faisant un voyage, avec vos mamans, à Québec, ou bien aux Trois-Rivières, ou encore à Régina. Mais il y a des couvents de Dominicaines en plusieurs autres endroits encore. Cette congrégation a été fondée au séminaire de Québec en 1887, et elle se propose de servir l'Enfant-Jésus, dans la personne des prêtres et des pauvres. Humilité, dévouement, charité, travail et sacrifice, voilà, mes petites amies, ce qu'on trouve, en y regardant de près, dans la vie quotidienne des Dominicaines de l'Enfant-Jésus.

Mais j'en vois deux là-bas qui se parlent à l'oreille. Annette et Emilienne voudraient entendre parler un peu des Sœurs Adoratrices du Précieux-Sang. Il est bien tard! Aussi, mes chères petites, ça ne sera pas long.

L'institut du Précieux-Sang fut fondé, le 14 septembre 1861, à Saint-Hyacinthe, sous

la haute direction de Mgr Joseph Larocque, évêque de Saint-Hyacinthe, aidé de Mgr Raymond, son Vicaire général. Mlle Aurélie Caouette, en religion la Mère Catherine-Aurélie du Précieux-Sang, en fut la fondatrice et la première supérieure. Au Précieux-Sang, mes petites amies, c'est la vie d'adoration et de réparation. Là, on psalmodie les louanges de Dieu le jour et la nuit. Et dans le silence, le recueillement, la prière, la pénitence, les Adoratrices se sanctifient, en attirant sur la terre les grâces et les bénédictions du ciel.



LA MÈRE CATHERINE-AURÉLIE
DU PRÉCIEUX-SANG
1833-1905

Qui sait s'il n'y a pas parmi vous de futures Adoratrices du Précieux-Sang ?

Bonsoir !

XXVI

LE BON-PASTEUR DE QUÉBEC — LE BON-PASTEUR DE MONTRÉAL — LES SŒURS DE SAINTE-CROIX — LES FRANCISCAINES DE MARIE — LES FILLES DE JÉSUS — LES SŒURS DES SS. CŒURS DE JÉSUS ET DE MARIE — LES MISSIONNAIRES OBLATES.

La semaine dernière, nous avons assisté à la fondation de l'institut des Sœurs de Sainte-Anne. En quelle année fut fondée cette communauté? Allons! Tout le monde le savait la semaine dernière... Écrivez dans vos calepins: En 1850.

Mais durant que nous y sommes, inscrivez donc à la même date une autre fondation remarquable. Je veux parler de la fondation du Bon-Pasteur de Québec. Ah! c'est qu'elle est généreuse la bonne terre canadienne-française. En même temps que lève dans ses longs sillons le beau blé de chez nous, il pousse merveilleusement cet autre grain du bon Dieu qui s'appelle nos couvents.

En 1850, sous la direction de Mgr Turgeon, une femme de bien, Madame F.-X. Roy, fondait la belle communauté des Sœurs du Bon-Pasteur de Québec.

Vous n'avez pas oublié, mes chères enfants, l'histoire de Madame Jetté, la Mère de la Nativité, qui se voua à l'œuvre de la Miséricorde à Montréal. Vous souvenez-vous que je vous disais, en substance au sujet de cette œuvre : De pauvres pécheresses que les hommes méprisaient, trouvèrent alors un asile et une protection. Le cœur de Notre-Seigneur est infiniment miséricordieux, il pardonne à toutes les âmes sincèrement repentantes.

Eh ! bien, Madame Roy, elle aussi, voulut aider les pauvres victimes de la malice et des illusions du monde. Ce fut sous sa direction que s'ouvrit à Québec l'Asile Sainte-Madeleine.

Vous ne pourrez vous imaginer que plus tard, mes chères enfants, ce qu'il fallut de courage, de piété, de sagesse, de confiance en Dieu pour entreprendre et diriger une œuvre de ce genre. En attendant, redoutez plus que tous les malheurs les séductions du monde,

le péché ; rappelez-vous que dans les sentiers fleuris se cachent souvent des serpents, que sous les roses il y a toujours des épines.

L'admirable fondatrice du Bon-Pasteur de Québec, qui devint la sœur Marie du Sacré-Cœur, comptait avant tout sur les secours du ciel. Et puis, son dévouement n'attendit jamais d'autre récompense que celle du ciel. Cette pensée de la vie éternelle, mes enfants, plus tard, elle vous aidera à oublier bien des ingratitudes, à supporter courageusement bien des fatigues.

On avait demandé à Mme Roy au début de son œuvre, quel salaire elle exigerait pour tenir le nouvel asile, et elle avait répondu : « Il n'est pas donné à la terre de payer de tels services. Il n'y a que l'amour de Dieu qui puisse les faire entreprendre, et Lui seul peut en donner la récompense. »

Ah ! que j'aime, mes enfants, en des temps où l'égoïsme, l'amour de l'or et des plaisirs mènent le monde, à feuilleter ces pages de notre histoire écrites dans l'humilité et le sacrifice.

Et qui nous dira le nombre d'âmes tirées des abîmes du péché par la sœur Marie du Sacré-Cœur et ses filles? Qui nous dira le nombre de Madeleines qui ont pleuré aux pieds du Christ sous la garde du Bon-Pasteur ?

A cette œuvre principale d'autres œuvres nombreuses se sont ajoutées. Il en est une qui mérite particulièrement notre attention, c'est celle de l'enseignement primaire pour les jeunes filles. Aujourd'hui le Bon-Pasteur de Québec ne compte pas moins d'une trentaine de pensionnats disséminés dans la province de Québec et aux États-Unis. Cette œuvre de l'enseignement ne complète-t-elle pas celle du Maître, du Pasteur par excellence qui ramène au bercail les brebis égarées et laisse venir à Lui les petits enfants ?

Mais je vous entends, vous vous demandez si les communautés du Bon-Pasteur de Québec et du Bon-Pasteur de Montréal sont une seule et même chose. Vous avez remarqué que le Bon-Pasteur de Québec est d'origine canadienne-française. Celui de Montréal, qui est établi chez nous depuis 1844, est d'origine

française. Il vous fera plaisir de remarquer toutefois que la supérieure générale du Bon-Pasteur de Montréal, dont la résidence est à Angers, en France, est actuellement une canadienne-française. Quant à la nature des œuvres propres aux deux communautés, je crois bien que c'est la même chose, ou à peu près.

L'une d'entre vous me demandait des renseignements, ces jours derniers, sur les Sœurs de Sainte-Croix. Est-ce vous, Edouardina?.... Il me semblait aussi que c'était vous.... Je voudrais bien être en état de vous raconter longuement l'histoire de cette communauté qui se voue à l'éducation de nos fillettes depuis 1842. Les Sœurs de Sainte-Croix, mes enfants, ne font pas grand bruit, mais elles font beaucoup de bien. Leur maison-mère est à Saint-Laurent. Elles ont des couvents nombreux au Canada et aux États-Unis.

Elle est longue la liste de nos communautés religieuses. Oh! elle ne sera jamais trop longue, mes enfants. Chaque couvent

est une forteresse qui empêche de passer les ennemis de notre foi et de notre langue. Souvenez-vous de cela.

Et ces forteresses se multiplient d'années en années. En 1891, par exemple, les Petites Sœurs Franciscaines de Marie, fondées en terre franco-américaine deux ans auparavant, venaient s'établir à la Baie-Saint-Paul. En 1903, les Filles de Jésus, vaillantes missionnaires venues de France, débarquaient sur nos bords et s'établissaient aux Trois-Rivières, à l'appel de Mgr Cloutier, pour de là rayonner un peu partout. Vers la même époque, d'autres religieuses françaises, membres de la congrégation des SS.-Cœurs de Jésus et de Marie, arrivaient au Canada. Elles venaient de la Bretagne. Ces religieuses dirigent aujourd'hui plusieurs maisons d'éducation dans le diocèse de Joliette. En 1904, les Missionnaires Oblates du Sacré-Cœur et de Marie-Immaculée étaient fondées à Saint-Boniface, Manitoba, pour l'enseignement de la jeunesse, les œuvres des missions, etc.

Mais je m'arrête, je vous ai fait inscrire plusieurs noms et plusieurs dates dans vos

calepins, ce soir, n'est-ce pas ? La semaine prochaine, vous rapporterez vos calepins.

Bonne nuit !

XXVII

La Mère Saint-Joseph

Mes petites amies,

Vous pensiez bien, n'est-ce pas, que j'avais fui le *Foyer* pour toujours. C'est pourtant moi qui reviens, afin de réparer quelques oublis. Du reste, je ne serai pas très longtemps.

Vous connaissez déjà, sans doute, la belle communauté des Sœurs de l'Assomption de Nicolet. C'est d'elle que je vous dirai un mot aujourd'hui.

Comme l'institut de la Providence et d'autres, celui de l'Assomption a été taillé dans l'*étoffe du pays*, c'est-à-dire, qu'il a été

fondé chez nous et par des femmes de chez nous.

Saviez-vous, mes petites amies, que c'est à Saint-Grégoire-de-Nicolet que s'ouvrit, en 1853, la première école de l'Assomption ? Je dis école, car il n'y avait pas encore, à proprement parler, de couvent, puisque le noviciat de l'Assomption ne s'ouvrit que le 15 août 1855.

Est-ce qu'on vous a dit que la plus célèbre des quatre fondatrices de l'Assomption, la Mère Saint-Joseph, est née aux Trois-Rivières le 4 septembre 1837 ? Vous voyez que j'ai raison de parler d'*étoffe du pays*. La Mère Saint-Joseph s'appelait dans le monde, Hedwidge Buisson, et elle n'avait que seize ans quand elle quitta sa famille pour répondre



La Mère Saint-Joseph
1837-1901

à l'appel du Seigneur. Encore une, mes petites amies, qui n'attendit pas d'avoir des cheveux blancs pour se donner au bon Dieu. Celui qui fait la verdure, le soleil, les fleurs et les oiseaux du printemps aime qu'on lui offre en holocauste les plus belles années de la vie.

Ce fut donc le 15 août 1855, je viens de vous le dire, que commença le premier noviciat proprement dit des Sœurs de l'Assomption. Le curé de Saint-Grégoire était, en ce temps-là, M. l'abbé Harper, et la paroisse de Saint-Grégoire, alors comme aujourd'hui, était composée en grande partie de descendants de ces pauvres Acadiens déportés de 1755. Vous avez entendu parler des grands malheurs du peuple acadien. Un siècle s'était donc écoulé depuis la perpétration de l'horrible forfait, quand l'abbé Harper, fils d'un Anglais, présida aux commencements d'une grande œuvre où se rencontrèrent dans une même ferveur, une même pensée de dévouement, l'âme anglaise, l'âme acadienne et l'âme canadienne. Comme la Providence, vous le voyez, sait bien arranger les choses!

Le 17 août 1856, S. G. Mgr Cooke, évêque des Trois-Rivières, assistait à la première profession religieuse des Sœurs de l'Assomption.

A partir de ce moment se manifestera dans toute sa beauté l'âme de l'apôtre chez la Mère Saint-Joseph. La nouvelle religieuse voyait dans l'éducation de la jeunesse une œuvre sacrée, une tâche toute divine et en quelque sorte un sacerdoce. Bonne, dévouée, confiante en Dieu, comme vos maîtresses d'aujourd'hui, elle s'efforçait de développer en ellé-même, avec l'esprit de prière et de pénitence, toutes ces qualités qui attirent et gagnent les âmes.

En 1872, la maison-mère de l'Assomption était transférée de Saint-Grégoire à Nicolet, et cette jeune communauté, qui se développa avec une rapidité merveilleuse, combien n'était-elle pas redevable de ses succès à la Mère Saint-Joseph qui fit passer dans toutes ses œuvres l'esprit de Jésus! Ah! mes petites amies, ne l'oubliez jamais, si vous voulez faire du bien autour de vous, il faut mettre dans vos œuvres l'esprit de Jésus. Et, comme on

peut trouver de la force et de la sagesse dans la prière, dans l'oraison! C'est dans l'oraison que la Mère Saint-Joseph puisait cette sagesse, cette prudence qui l'eût rendue capable de gouverner un royaume; c'est dans ses colloques avec le Maître qu'elle puisait cette bonté bienveillante et bienfaisante, cette intelligence des âmes qui lui permettait de comprendre ses élèves et ses sœurs, d'aller à elles comme une mère vers ses enfants, pour les encourager et les fortifier.

Et je n'ai pas besoin de vous dire, mes petites amies, que la bonne Mère Saint-Joseph a connu le prix du sacrifice. On ne fonde pas une communauté religieuse, et on n'en a pas la direction suprême sans passer par le creuset de la douleur. Rien de grand ne s'édifie sans la souffrance. On ne saurait redire trop souvent cette vérité, car vouloir s'en aller dans la vie sans en tenir compte c'est une folie.

Confiante en la bonté de Celui qu'elle servit sur terre avec amour, la Mère Saint-Joseph partit pour le ciel au mois de novembre 1901.

La Mère Gamelin avait quitté ses filles en leur laissant comme dernières paroles: « charité, charité.... » La Mère Saint-Joseph n'avait cessé de redire durant sa vie: « douceur et bonté. »

Je reviendrai peut-être encore au *Foyer*, si vous le voulez bien, mes petites amies.

XXVIII

Les Sœurs Missionnaires de l'Immaculée Conception (1)

Hier, 8 décembre, deux Sœurs Missionnaires de l'Immaculée Conception d'Outremont sont parties pour la Chine. Avec une fermeté qui dépasse les forces humaines, elles ont quitté leur couvent, dit adieu à leur pays, à leurs parents.

(1) On trouvera d'intéressants détails au sujet de cette communauté dans l'ouvrage de M. Henri Bourassa: " Le Canada apostolique. "

Ces héroïnes canadiennes s'en vont là-bas baptiser de pauvres petits païens; elles s'en vont catéchiser, adoucir les derniers jours de vieillards sans asile, elles s'en vont panser les plaies de la hideuse et redoutable lèpre.

Sans même se douter qu'elles font de grandes choses, elles se disent que c'est facile de tout quitter quand on va à la conquête des âmes.

Que de merveilles opère notre sainte religion, mes petites amies! Elle met tant de vaillance au cœur de celles qui s'en vont, tant d'abnégation au cœur des mères de nos missionnaires! Dieu seul sait ce qu'il y a de souffrances morales dans cet exil volontaire loin de la grande et de la petite patrie; seul, Dieu sait ce qu'il y a de sacrifices dans la dernière étreinte, le dernier adieu, le dernier regard d'une mère et d'une fille qui se quittent, peut-être pour toujours.

Celui qui récompense un verre d'eau donné en son nom couvre de ses bénédictions les âmes capables de s'immoler ainsi; il récompense, même en ce monde, les familles

qui paient si généreusement leur tribut à l'Église.

Savez-vous, mes petites amies, que là-bas, sur la terre de Chine, à Canton, il y a déjà quinze Sœurs Missionnaires de l'Immaculée Conception? Savez-vous que ces sœurs de chez nous ont baptisé, l'an dernier, 1700 enfants? 1700 enfants nouveau-nés ramassés le long des routes, sur le bord des rivières, dans les fossés, au fond des marais, et qui meurent presque tous immédiatement après leur baptême! (1) Quelle belle moisson pour le ciel! Ce sont des glaneuses d'enfants qui, pour une dizaine de sous, viennent vendre au couvent ces pauvres petits êtres nés de parents barbares. Seules ordinairement les petites filles sont ainsi exposées, parce que les parents, qui se réjouissent de la naissance d'un garçon, gardent rarement plus qu'une ou deux filles.

Comme vous devez bien remercier le bon Dieu de vous avoir fait naître dans un pays chrétien et dans une famille chrétienne.

(1) Les enfants viables sont portés chez les protestants qui n'acceptent que ceux-là.

Quand vous serez tentées de gaspiller vos sous, pensez un peu aux âmes que vous pourriez faire entrer au ciel en donnant ces sous pour l'achat des petites chinoises abandonnées.

Mais il n'y a pas seulement l'œuvre des enfants trouvés qui préoccupe les Missionnaires de l'Immaculée Conception, il y a aussi celle des catéchistes, celle de l'éducation chrétienne en général, celle des pauvres vieilles et celle des lépreuses.

Savez-vous qu'est-ce que c'est que la lèpre? Imaginez un corps humain tout déformé, dont la figure, les mains et les pieds couverts d'ulcères tombent par morceaux sous l'action de la gangrène ; imaginez ce qu'il y a de plus affreux et de plus dégoûtant, puis songez à ce qu'il faut de charité, de dévouement à nos petites missionnaires pour aller s'agenouiller devant ces misères et les soulager doucement.

Elles sont donc parties deux hier et sont allées rejoindre leurs sœurs qui les attendent là-bas, à Canton, en Chine.

Qui sait, mes petites amies, si quelques-unes d'entre vous ne suivront pas la même route dans quelques années ?

En attendant, soyez bonnes et n'ayez pas peur des petits sacrifices.

9 décembre 1915.

XXIX

La vierge chrétienne

Encore un mot, mes petites amies, et je vais vous dire bonsoir pour la dernière fois.

Nous avons parcouru ensemble, vous le voyez, une longue route. Heureusement que le voyage s'est effectué dans le calme et la paix du *Foyer*.

Au cours de cette route, longue de trois siècles, nous avons fait de nombreuses connaissances. Et vous avez remarqué, sans

doute, que j'attirais souvent votre attention sur les belles, les aimables vertus des femmes de chez nous, au risque même de redire la même chose souvent. Ces vertus, mes chères petites, je désire qu'elles soient un sujet de méditation pour chaque jour de votre vie.

Songez qu'il n'y a rien ici-bas de plus beau que l'âme de la vierge chrétienne et de la « femme forte. »

Après avoir étudié et bien appris votre histoire du Canada, si vous n'étiez pas plus habiles dans le service du bon Dieu, dans l'accomplissement de votre devoir, vous auriez perdu votre temps. Toutes vos études doivent mener à Dieu.

En mettant sous vos yeux les beaux modèles dont notre histoire est si fière, je n'ai pas eu l'idée de vous faire revivre à la lettre les belles vies de Marie de l'Incarnation, de Catherine de Saint-Augustin, ni celle de Madeleine de Verchères. Vouloir retourner des siècles en arrière serait une folie. J'ai voulu simplement faire pour vous de ces femmes extraordinaires des éducatrices, qui vous en-

seignent à vouloir, à consacrer vos talents, vos aptitudes à la cause du bien sous quelque forme qu'elle se présente. Qu'elles vous enseignent à parfaire l'éducation de vos âmes, à pratiquer toutes les vertus. On aime tant à voir chez vous les vertus qui font le charme de la vierge chrétienne ; on aime tant à croire que vous êtes parfaites !

Pourtant la perfection n'est pas de ce monde, on le dit souvent. Il doit vous rester des défauts à corriger. Un coup d'œil dans l'intérieur de votre conscience, par exemple, vous révèlerait peut-être déjà une propension à la dissimulation. On peut manquer de franchise dans ses paroles, on peut en manquer aussi dans ses actions, à cause des intentions plus ou moins pures qui les inspirent. Et comme l'habitude de tromper est dangereuse ! Elle est la source de bien des désobéissances, de fautes graves parfois.

Elles devaient être si droites les femmes que vous venez d'admirer !

Et la simplicité s'allie si bien à la plus précieuse de toutes les vertus, celle des anges et des vierges chrétiennes !

Cette vertu qui vous rend semblables aux anges, elle est délicate, un rien la flétrit. Souvenez-vous toujours, chères petites âmes vierges, que la prière, la fréquentation des sacrements, l'obéissance respectueuse à vos parents et à vos maîtresses constituent la plus sûre protection de vos cœurs.

Fuyez le danger, et si malgré votre vigilance, il devient imminent, protégez-vous énergiquement comme le fit si bien la vaillante et vertueuse Martine Messier. Ces sortes de leçons portent des fruits.

Quand vous aurez grandi, gardez-vous de provoquer la tentation par des allures trop libres, et des toilettes de baigneuses, comme celles qu'on voit aujourd'hui jusque dans nos églises. C'est parce qu'on ne peut toucher à l'honneur de nos mères que nous sommes un peuple respecté aujourd'hui. Quelles jeunes filles modestes elles durent être, nos mères!

Si vous voulez garder le calme de l'âme, évitez les lectures troublantes et les théâtres. Se figure-t-on une Hélène Boullé, une Madeleine de Verchères lisant des mauvais livres?

Soyez pieuses, bonnes, charitables, sous l'œil de vos mamans. Ambitionnez de faire du bien, en ayant gravées dans votre mémoire ces paroles de Jésus : *Sans moi, vous ne pouvez rien faire.*

Puisse donc le souvenir des femmes de chez nous vous aider à marcher dans les voies de Dieu.

Lisez aussi l'Évangile. Vous comprendrez mieux en ouvrant ce saint Livre pourquoi la Religion met tant de force, de vertu au cœur de la vierge, de la femme chrétienne.

Bonsoir! Priez pour moi.

SUPPLÉMENT

A ma nièce E. G.

Ma chère nièce,

Tu es encore bien jeune pour t'intéresser à des considérations sur l'éducation que doit avoir une fillette. Cependant il y a presque un an que tu as l'âge de raison, et plus que cela tu es passablement raisonnable. Il me semble même que tu es capable, — vanité d'oncle, sans doute, — de comprendre des vérités que beaucoup de grandes filles ne comprennent pas ou ne veulent pas comprendre. Du reste, tu vas bien voir qu'elles ne sont pas si difficiles à saisir les vérités que ton oncle adresse à sa nièce.

Lorsque je t'écrivais, il y a quelque temps, je te disais que mon souhait le plus ambitieux est de te voir la meilleure de toutes les nièces de la terre. J'avais donc raison de dire que c'est un souhait ambitieux. Et puis toi tu aurais raison de dire que cette manière de

parler est un peu vague dans son étendue. Aujourd'hui je vais préciser davantage.

Et je commence par le commencement, ma chère enfant. D'abord il faut que dans ta vie tu donnes toujours la première place au bon Dieu. C'est bien là, n'est-ce pas, ce que t'a toujours enseigné ta maman et ce que t'enseignent tes bonnes maîtresses du couvent? Après avoir donné ton premier sourire à ta mère et à ton père, tu as balbutié sur leurs genoux les doux noms de Jésus, Marie, Joseph; et ton cœur, à peine sorti des mains de son Créateur, a fait des actes d'amour et de charité. Ce cœur tu le laisseras, ma chère, sous les regards de Jésus et de sa sainte Mère, la Vierge immaculée, afin qu'ils le gardent pour toujours et en disposent à leur gré. C'est Jésus, vois-tu, qui est le premier Maître et le premier Seigneur que nous devons aimer et servir dans la vie. Si tu n'oublies jamais cette vérité, la vie sera pour toi bien différente de ce qu'elle est pour les grandes filles mondaines qui font passer le bon Dieu après tout le reste : après les caprices les plus révoltants de la mode et les héros de romans immoraux.

Si tu travailles pour le bon Dieu, tu travailleras gaiement, parce que tu sentiras au-dessus de ta tête la main bénissante d'un Père qui tient compte des moindres efforts de ses enfants. Le travail est nécessaire pour correspondre aux vues du Créateur sur nous. Déjà tu as travaillé avec ta mère aux soins du ménage ; déjà aussi tu as travaillé dans tes livres de classe. Tu sais lire, et on me dit que tu récites bien ton catéchisme. Tu sais écrire aussi, je le vois par tes petites lettres. Plusieurs années encore tu vas étudier bien des choses, de ces choses qu'une jeune fille instruite et cultivée doit savoir. Je ne souhaite pas que tu deviennes une encyclopédie vivante, une petite merveille d'érudition, non ; mon grand désir est que tu saches bien ce que tu sais, que, parvenue à la fin de tes études, tu aies conservé ta santé, qu'à l'amour de ton Dieu tu joignes l'amour de ton pays, que chez toi se trouve cet équilibre des facultés qui manque si souvent chez les jeunes filles et chez les femmes de nos jours. Dans tes livres de classe, ma chère enfant, les beaux modèles ne manquent pas, surtout dans l'his-

toire sainte, l'histoire de l'Église, l'histoire du Canada.

Et puis, après tes classes, sans négliger tes devoirs ni tes leçons, prends part volontiers aux soins du ménage. Dans quelques années, tu devras être en état de faire tes robes, tes chapeaux, de tailler les habits de tes petits frères, d'apprêter un bon dîner. Après cela si tu fais tes classes avec succès, si tu t'y entends dans les arts d'agrément, tu n'auras pas perdu ton temps. Mais quand je parle d'arts d'agrément, ma chère, je prétends bien que ces arts passeront après le catéchisme, la grammaire, l'histoire, l'arithmétique et la science ménagère. De notre temps il y a trop de fillettes qui savent faire de la dentelle et de la musique, et qui sont incapables de s'appliquer à rien de sérieux ni de pratique. Quel triste avenir pour ces fillettes, à moins qu'il ne s'opère un changement imprévu chez elles !

Voilà des sujets bien graves, n'est-ce pas, pour une petite fille de huit ans ? Mais prends aujourd'hui ce qui te convient et conserve toute ma lettre pour plus tard. Ce plus tard

ne tardera pas à venir : les années filent si vite ! Et puis, ma chère, n'oublie pas que ta maman peut t'expliquer les phrases trop longues et les mots trop rares.

En attendant, ma chère, souviens-toi que ce qui caractérise la plupart des jeunes filles « déséquilibrées » et têtes de linotte, c'est la vanité, l'amour du plaisir et la dissipation. Pour elles, la mode même la plus ridicule et la plus indécente, la coquetterie, le roman et le théâtre doivent l'emporter sur les règles les plus élémentaires de la morale chrétienne. Elles s'en vont par le monde, les pauvres étourdies, sans songer que demain peut-être elles pleureront amèrement leurs légèretés et leurs sottises.

C'est aux jours de la jeunesse et même de l'enfance, ma chère nièce, que se préparent ordinairement les bonheurs et les malheurs de la vie. Quand, dès les premières années, on sait maîtriser son caractère, sa volonté ; quand, de bonne heure, on a suffisamment d'énergie pour s'imposer des sacrifices et s'en aller toujours droit devant soi dans les sentiers du devoir, sans se tromper soi-même et sans trom-

per les autres, on peut compter que la vie sera heureuse. Le bonheur ici-bas, ma chère nièce, ne consiste pas tant dans l'exemption de toutes les contrariétés et de toutes les épreuves, que dans l'acceptation calme et foncièrement chrétienne du sacrifice, aussi souvent qu'il se présente. La vie, n'en sois pas effrayée, la vie la meilleure et la plus heureuse est une longue chaîne de sacrifices supportés tranquillement par amour du devoir, par amour de Celui que l'amour a conduit au calvaire.

Commence donc dès aujourd'hui, ma chère, à faire la guerre à tes petits caprices. Ces petits caprices deviendraient de grands caprices en grandissant avec toi. Le matin, en demandant au petit Jésus de bénir ta journée, demande des forces qui te rendent capable de faire toujours ce qu'il y a de meilleur; et cela quand bien même il te faudrait renoncer à des satisfactions d'amour-propre, à de petites gourmandises, quand même tu devrais supprimer un quart d'heure sur une récréation et endurer un peu de fatigue.

Il y a dans le monde, ma chère enfant, de grandes filles qui pleurent souvent sans

savoir pourquoi, qui rêvent en plein jour et les yeux ouverts, qui mentent la plupart du temps, qui ne pensent qu'à elles-mêmes. Et sais-tu pourquoi ? C'est parce que ces grandes filles quand elles étaient comme toi, n'ont jamais su ce que c'était que faire un sacrifice. Chez elles c'était la raison qui comptait le moins. Leur père, leur mère, leur tante auraient été décrocher la lune pour satisfaire les caprices de ces petites reines.

Il est pourtant bien important d'apprendre à s'oublier pour les autres. Les petites reines en question ne savent pas comme il y a quelque chose de grand dans l'acte d'une petite fille qui sacrifie un bon morceau pour les pauvres; comme c'est beau de voir une jeune fille aller, avec la permission de sa mère, porter des secours et des consolations aux malades, aux vieillards délaissés.

C'est pourtant dans le sacrifice et dans la charité que se façonnent les âmes généreuses, les âmes héroïques des mères chrétiennes, de nos sœurs éducatrices, de nos sœurs de charité, de toutes ces femmes fortes

qui sont l'honneur et la gloire de l'Église et de notre société.

Mais je sais, ma chère petite, que tu as appris ces choses déjà à la maison, et que tes bonnes maîtresses du couvent te les redisent de temps à autre. Continue donc d'écouter attentivement les enseignements de ta mère et de celles qui la remplacent quand tu es au couvent. C'est à faire l'éducation de ton âme qu'elles s'appliquent avant tout. Ne mets pas d'entraves à leur travail. Ouvre-leur bien grandes les avenues de ton cœur. Crains comme le feu la dissimulation et l'hypocrisie qui sont la cause de tant de malaises et de tant de déceptions.

Ai-je besoin de t'en dire davantage pour te faire comprendre ce que j'entends par « la meilleure de toutes les nièces de la terre ? » Je me plais donc, dans mes rêves, à te voir passer à seize ans, à dix-huit ans. Tu pries avec recueillement, tu es douce, bonne, à la fois simple et distinguée dans ton langage et dans tes manières ; tu travailles à la cuisine avec ta mère, tu t'occupes à la confec-

tion et au raccommodage du linge de la famille et des pauvres ; tu fais des lectures sérieuses, en compagnie de ton père et de ta mère ; jamais un livre douteux ne passe devant tes yeux ; tu dessines et tu fais de la musique dans tes loisirs, surtout le soir à la veillée. J'aime à t'entendre chanter et rire d'un rire franc et pur. Quel bonheur tu répands autour de toi ! Tu apportes de la lumière et de la chaleur au foyer, parce que tu es vraiment la jeune vierge chrétienne. Tu fais l'orgueil et la consolation de tes parents. Tout cela c'est encore à l'état de rêve, mais dans quelques années, bientôt ce sera de la bonne, de la douce réalité, je le demande à Jésus et à sa Mère, ma chère nièce.

En attendant, sois bien assurée de mon affection.

Ton oncle,

Joseph G. Gélinas, ptre

P. S.— Je te permets de faire lire ma lettre à tes petites amies.

OUVRAGES A CONSULTER :

N.-E. Dionne : SERVITEURS ET SERVANTES DE DIEU EN CANADA.

Chanoine L.-S. Rheault : AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI.

Abbé Ferland : HISTOIRE DU CANADA.

Abbé Faillon : HISTOIRE DE LA COLONIE FRANÇAISE EN CANADA.

Abbé Casgrain : UN PÈLERINAGE AU PAYS D'ÉVANGÉLINE.

Abbé Faillon : MARGUERITE BOURGEOYS.

Sœurs de la Providence : LA MÈRE GAMELIN.

Dames Ursulines : HISTOIRE DES URSULINES DES TROIS-RIVIÈRES.

Mgr Laflèche : LA SOCIÉTÉ CIVILE.

Abbé A.-E. Gosselin : L'INSTRUCTION AU CANADA SOUS LE RÉGIME FRANÇAIS.

Abbé Casgrain : MARIE DE L'INCARNATION.

Abbé Faillon : MADEMOISELLE LEBER.

R. P. L. Hudon, s.j. : MARIE-CATHERINE DE SAINT-AUGUSTIN.

Thomas Chapais : L'INTENDANT TALON.
Abbé Auclair : VIE DE LA MÈRE CARON.
Henri Bourassa : LE CANADA APOSTOLIQUE.
Sœurs de la Providence : BIOGRAPHIES DE LA MÈRE GAMELIN ET DE SES SIX COMPAGNES FONDATRICES.

TABLE DES MATIERES

PAGES